

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La nouvelle alliance anglo-prussienne
 Le Mandchoukouo, capsule de fulminate
 Le VIII^e Centenaire de Notre-Dame-de-la-Chapelle
 L'influence d'Edgar Poe sur Baudelaire
 En quelques lignes...
 Politique anglaise et monnaies
 M^{me} de Chantal, fondatrice des Visitandines
 Emile Verhaeren en Sorbonne
 De Newton à Louis de Broglie

* * *

Maurice PERCHERON
 Vicomte Ch. TERLINDEN
 Emile LAUVRIÈRE

* * *

Hilaire BELLOC
 Ernestine LE COUTURIER
 Paul DRESSE
 Edgard HEUCHAMPS

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Art ancien à l'Exposition : Tapisseries bruxelloises, Mgr J. Schyrgens.

La nouvelle alliance anglo-prussienne

Tout semble indiquer que la Grande-Bretagne va conclure une nouvelle alliance. A notre époque, les alliances de la Grande-Bretagne ne sont plus conclues formellement; même l'entrée de l'Angleterre dans la Grande Guerre ne fut pas le résultat d'une alliance formelle. On se refuse à lier le pays par des engagements formels, ligne de conduite suivie sans modifications depuis la grande alliance formelle avec le Japon contre la Russie, il y a quelque quarante ans. Les alliances de la Grande-Bretagne restent non-écrites mais n'en sont pas moins solides. Le meilleur exemple en est ce qu'il faut bien appeler l'alliance unilatérale de l'Angleterre avec les Etats-Unis. A chaque occasion il est proclamé que la Grande-Bretagne n'agira jamais contre un intérêt des Etats-Unis et qu'elle sera toujours disposée à agréer toute demande que lui fera le gouvernement américain. L'Amérique ne s'étant engagée à rien de correspondant, il faut bien appeler la plus forte des alliances non-formelles de l'Angleterre, une « alliance unilatérale ». La Grande-Bretagne est tenue de faire ce que désirent les Etats-Unis, alors que ceux-ci ne sont pas tenus de faire ce que désire la Grande-Bretagne.

* * *

Pendant de longues années — toute la dernière partie du XIX^e siècle et les premières années du XX^e — il y avait une alliance non-formelle de même nature entre l'Angleterre et l'Empire allemand de Bismarck. Dans toute les questions importantes, la Grande-Bretagne et la nouvelle Allemagne prussifiée agissaient de concert, jusqu'au jour où l'empereur Guillaume accepta follement l'avis de son état-major, ~~et~~ avec la politique héritée du génie bismarckien et se décida pour la construction d'une flotte formidable.

Très lentement et à contre-cœur l'Angleterre renonça à l'ancienne entente avec Berlin et vira prudemment vers l'autre camp européen. Londres hésita jusqu'à la dernière minute. La guerre que la Prusse préparait contre la France était déjà en

vue quand lord Haldane fut envoyé à Berlin pour y faire un dernier appel désespéré au gouvernement allemand, le priant de ralentir son programme naval et l'assurant de l'amitié anglaise s'il s'y décidait.

L'offre de Haldane fut refusée — et nous connaissons ce qui suivit. Mais jusqu'au bout, jusqu'au jour où le gouvernement prussien exigea la cession immédiate de forteresses françaises, l'Angleterre ne se lia par aucun engagement écrit. Même après que la Prusse eut déclaré la guerre à la France il y eut encore ce délai de quatre jours avant que la Grande-Bretagne n'entrât en lice. Impossible de donner une preuve plus frappante de la volonté de tenir, aujourd'hui, toute alliance anglaise à l'état d'entente non-écrite; de la détermination de ne jamais transformer de pareilles ententes en traités réguliers. Voilà pourquoi toute nouvelle alliance contractée par l'Angleterre, quelles que soient l'importance de sa nature et la gravité de ses conséquences, ne sera pas « admise » publiquement; aucune preuve écrite de son existence ne sera donnée. Pareille alliance n'en sera pas moins active pour cela. La nouvelle alliance, qui n'est pas encore arrivée à sa maturité complète, mais qui est en route, est un renouvellement de l'ancienne alliance non-formelle entre la Grande-Bretagne et la Prusse.

Les signes révélateurs sont assez clairs pour que les moins informés en soient à les reconnaître. Le diapason de la presse a été « accordé » — comme toujours en Grande-Bretagne où la presse est entièrement officielle et ne fournit aucun exemple sérieux d'opposition. Aucun journal anglais de quelque importance ne critique, à notre époque, la politique adoptée par les autorités en matière importante. *A fortiori*, aucun journal anglais ne publie-t-il jamais des nouvelles que l'on désire que le public ignore. L'Anglais qui veut de pareilles informations doit recourir à la presse étrangère.

L'Angleterre en est à l'étape où — la presse étant déjà « accordée » à la nouvelle alliance avec Berlin — la phase des discours publics en faveur de cette politique a commencé. Nous en aurons

une inondation pendant les prochaines semaines. Et rien — sauf l'incident imprévu — ne pourra plus faire dévier Londres de la direction qu'il vient de prendre. La Grande-Bretagne, petit à petit, se joint au groupe attaché à Berlin et opposé à Paris et à Rome...

* * *

Où cela conduira-t-il?

Il faut être fou pour s'imaginer que l'Angleterre pourra rester, de façon permanente, avec un pied dans chaque camp, encore que bien des gens, qui ne sont pas des fous, raisonnent comme si c'était possible. La restauration de la puissance prussienne est une question de vie ou de mort pour toute nation européenne. On n'a que le choix entre l'amitié afin d'être épargné, et l'opposition, avec l'espoir de la destruction finale de cette puissance. Il y a quelque temps déjà, le gouvernement polonais se décida pour l'amitié, estimant qu'il était plus sage de s'entendre avec la Prusse. Il est probable que plus d'un petit Etat suivra cet exemple. Mais aucun groupement de nations secondaires ne garantit le succès d'une agression prussienne. Ce que veut l'état-major prussien avant d'attaquer, c'est l'adhésion d'une grande puissance à la politique allemande. L'état-major prussien ne cesse de poursuivre cet objectif et le voilà presque certain d'avoir atteint son but, car il pense bien qu'à l'avenir la Grande-Bretagne se rangera de son côté.

L'arrangement fut obtenu au prix d'une limitation du programme naval germanique. A Berlin, il fut dit à sir John Simon et M. Eden, il y a quelques mois, que ce programme naval menacerait l'Angleterre. Il fut révisé ultérieurement pour ne plus menacer que la France et, à cette condition, la Grande-Bretagne s'est déclarée prête à l'accepter.

Ce changement imminent dans les affaires européennes présente un autre intérêt. La décision anglaise de soutenir l'Allemagne inaugure une toute nouvelle manière dans les méthodes de la politique étrangère de l'Angleterre. Notre ancienne entente avec l'Allemagne, avant la guerre, était décidée et conduite par le *Foreign Office*. Le grand lord Salisbury, qui inspirait la politique étrangère de son temps, était derrière elle et le *Foreign Office* (que le Continent considérait à juste titre comme étant l'influence compétente gouvernant la politique anglaise dans le monde) y était tout à fait favorable. Ce fut le *Foreign Office* et le monde diplomatique dont il est le centre qui placèrent la Grande-Bretagne aux côtés de l'Allemagne et qui l'y maintinrent depuis 1870 (à l'exception d'une intervention pour empêcher la guerre en 1875). Ce fut le *Foreign Office* qui décida du changement quand la Prusse se mit à construire une flotte au début du ce siècle. Ce fut le *Foreign Office* qui « fit », plus tard, l'entente avec la France.

Maintenant, pour la première fois, la direction par le *Foreign Office* a été abandonnée. Elle est remplacée par celle des Banques. La nouvelle politique est entreprise au nez de la direction compétente et de l'expérience diplomatique. La direction de la politique étrangère de l'Angleterre passe des mains d'un type d'hommes qui la contrôlèrent pendant près d'un siècle aux mains d'un nouveau type : les financiers. La révolution qui s'opère dans les relations internationales de la Grande-Bretagne est l'œuvre du monopole bancaire. C'est lui qui portera devant l'histoire la responsabilité des graves conséquences qu'entraînera ce changement.

Si la prochaine agression prussienne en Europe échoue, les conséquences qui en résulteront pour la Grande-Bretagne seront en effet très graves.

(Traduit de l'anglais).

Le Mandchoukouo, capsule de fulminate

« Deux ours ne peuvent vivre
dans la même tanière. »
(Proverbe russe.)

Dans Harbin,
la foire aux intrigues

Quelques villes ont le privilège de représenter un pays tout entier, une tendance politique, une forme sociale. A lui seul, le Mandchoukouo possède trois de ces cités-types. Cette abondance peut aussi bien traduire la vigueur d'un jeune Etat que la complexité des courants qui l'agitent. C'est tout au moins l'indice d'une forte vitalité.

Harbin d'abord. Cela évoque la Russie. Dès l'arrêt du train, on est happé par le désordre slave. Comme des cosaques, des garçons d'hôtel en tablier blanc s'emparent de vos colis : chacun en prend un pour son compte. Cela vous fait galoper de la voiture du *Grand Hôtel* à celle du *Moderne* et du *Métropole* pour rassembler votre bien.

Harbin, la ville du chemin de fer. Tout est pour l'*East Chinese Railway*, le K. V., comme on dit, notre ex-propriété que la Chine et les Soviets ont exploitée de concert. Jusqu'en 1922 leurs drapeaux furent cloués sur la même hampe. Puis le Mandchoukouo entre dans le jeu. Tout est pour le train, toute la population en vit, près de deux cent mille habitants. Le théâtre, construit à l'usage des employés, émerge pour un demi-million de yens ou de *gobis* au budget de la Compagnie — par an...

Harbin. Tout y est russe, sans aucune concession à l'esprit européen. Russes le nom des rues et les enseignes. Russes les voitures délabrées avec, sous l'arceau, un petit cheval mordeur que le cocher, barbu et sale, appelle « ma colombe ». Russes, les traits massifs, les petits yeux enfoncés et rapprochés. Russes le coloris des magasins et jusqu'aux taxis qui raccolent : 80 cents de *gobi* — environ quatre francs — par course, à répartir selon le nombre d'occupants que le chauffeur charge pour une même destination. Russes aussi — mais russes d'exportation — les adorables silhouettes féminines.

Et quand ce n'est pas russe, c'est chinois. C'est la seule espèce qui se soit implantée et, cela, par infiltration irrésistible. Russes, Chinois, Mandchous sont Asiatiques, se comprennent et se complètent. Les habitudes asiatiques de vivre, de commercer ont été adoptées par le Russe qui, par exemple, utilise depuis longtemps, pour compter, la planchette à boules. Au risque de faire se voiler la face d'un raciste germain ou d'un Américain cent pour cent, je dirai que chaque soir, au Yacht Club, Chinois et Russes dansent ensemble.

Mais là c'est l'extérieur, la joie des yeux, la détente de voir en sortant d'U. R. S. S. des magasins regorgeant de victuailles. Il y a aussi tout l'invisible.

A Harbin, le fil rouge fait une boucle sur un beau nid de vipères. Nulle part au monde ne grouille un tel amas d'intrigues, de trahisons, de collusions imprévues, aussitôt dénouées qu'esquissées. Nulle part ne se nourrissent des rêves politiques aussi tortueux et aussi saugrenus, l'argent n'a plus de pouvoir dissolvant. Les gangsters arrivent à l'emporter en audace sur ceux de Chicago, les femmes sont exquises et dangereuses.

* * *

Enormément de juifs russes, pour la plupart rouges — sauf ceux qui sont riches. Des émigrés blancs, plus fins, plus racés, que leur connaissance du chinois rend utiles mais jamais indispensables à ceux qui les emploient. Il en est qui, parfois, font du Kidnapping sur les juifs fortunés. Des Chinois dont la classe aisée subit et parfois dicte la loi des gansters. La police est, d'une manière extérieure, assurée par la gendarmerie mandchoue. Mais quelle est donc cette mauvaise langue qui m'a affirmé qu'elle n'est composée que d'anciens bandits auxquels on a donné un uniforme couleur moutarde, une casquette plate et des gants blancs?

Il y a aussi — et surtout — les Japonais.

* * *

Ce qui embrouille tout, c'est la question du chemin de fer. Prenez un Russe rouge. C'est un employé de l'*East Chinese Railway*, du K. V., c'est-à-dire un homme qui est menacé de perdre son emploi à bref délai et d'être réexpédié en U. R. S. S., où la vie est certainement moins aisée qu'à Harbin. En principe, il ne serait que haine envers le Japon qui va l'évincer, et pourtant il accepte avec sérénité son sort, car on lui a dit que le rachat des voies avantagera les Soviets.

Plein de contradictions, naissent ainsi autour du problème capital, des relations nippon-soviétiques représenté par le rachat K. V.

En ce moment, celui-ci est exploité en « pull » par les Soviets et le Manchoukouo, lequel s'est substitué à la Chine. La politique nipponne a pris à charge la sécurité de l'Etat et, à ses yeux, le chemin de fer est au premier chef un élément de sécurité. Avec ce fétichisme du rail qu'ont les Japonais, avec cette politique ferroviaire, que depuis vingt-cinq ans, ils poursuivent en Mandchourie, ils ne peuvent tolérer que le K. V. soit autre chose que mandchou ou propriété du *South Manchurian Railway*.

Aussi ont-ils commencé de le doubler hâtivement par des voies parallèles sur lesquelles le trafic est assuré à bas prix; elles sont naturellement bien protégées des bandits par l'armée japonaise. D'autre part, un réseau de routes va bientôt sillonner la Mandchourie du Nord; les autobus y pourront concurrencer l'*East Chinese Railway* qui voit chaque jour sa valeur tendre vers le zéro absolu.

Rapidement, ce chemin de fer devient impraticable aux marchandises. Ses tarifs élevés, le transbordement imposé à Mandchouli et à Pogramitchnaya obligent le fret qui veut gagner, sans trop de dépenses, Vladivostock à effectuer le long détour de la Sibérie, par Alexandrovka et Habarok. Il semble aussi que les bandits travaillent avec quelque complaisance aux alentours de ses voies et que, là, il y ait vraiment le minimum de troupes japonaises.

Aussi, bien qu'ils perdent là un des plus sérieux bastions communistes en Asie, les Soviets ont accepté le principe du rachat et on en est déjà au marchandage. C'est d'ailleurs une discussion tout asiatique et qui traîne en longueur. Arguant des énormes bénéfices qu'il a réalisés en 1932 (le K. V. est le chemin de fer le plus cher du monde : la circulation d'un train blindé jusqu'à Haïlar était facturée au Japon 100,000 roubles-or, ce qui remet tout de même assez cher la tête de bandit fusillé), l'*East Chinese* s'estime valoir 200 millions de roubles-or. Des roubles officiels à 13 francs, bien entendu. Le Japon, lui, offre froidement au nom du Manchoukouo 50 millions de roubles, à 1 fr. 15 le rouble. L'écart est grand et pourtant tout le monde prétend qu'on s'entendra, car c'est l'avantage des deux parties.

On en parle partout, à l'*Hôtel Moderne*, dans les maisons de jeu et d'amour, aux soirées du Yacht Club, aux bains dans la Soungori, au sein des innombrables caveaux caucasiens où,

de 11 heures du soir à 3 heures du matin, chantent de belles Géorgiennes, tournent des Djiguites, les yeux fous et les pieds légers, leurs longs poignards entre les dents.

Mon voisin de ce soir, un énorme Autrichien qui a fait fortune en vendant des grenades à Chang Hsue Liang et qui l'a perdue dans les cotonnades, m'a confié qu'il est ici pour offrir aux Japonais de leur construire des ponts métalliques.

— Moi, dit-il, à la place d'Hischikari, dès le chemin de fer racheté, je commencerais par ficher à la porte tous les communistes qui vivent ici à l'abri des conventions ferroviaires. Et je n'oublierais pas dans le coup de balai la dizaine de milliers de Jeunes-Coréens qui me paraissent un peu trop turbulents.

Dans un coin, autour d'une lampe rose, des Russes blancs s'entretiennent avec volubilité. Oh! pas de la restauration impériale à Moscou : ils sont trop près de leur pays pour encore y croire et la Russie n'est qu'un rêve de Terre promise et rien de plus qu'un rêve. Non! Ils songent aux affaires possibles à proposer aux « Japs » — car la vie quotidienne les talonne sans répit, et aussi, comme il faut bien divaguer un peu lorsqu'on est Russe et que le songe est plus réel que la vie factice qu'ils mènent, ils parlent d'un retour éventuel de l'ataman Séménov.

Devant le déclin d'un Vladivostock que commande la mer intérieure du Japon et le peu d'intérêt que ce port doit finalement offrir au trafic, les Russes blancs voient croître démesurément leurs ambitions — car, en définitive, qu'il soit rouge ou blanc, le Russe pense fumeux et gigantesque. L'ataman Séménov envisage avec complaisance de reconstituer la République d'Extrême-Orient telle qu'elle fut créée en 1918 et il intrigue à Harbin pour que la Sibérie maritime lui soit dévolue.

— Ne croyez pas, me dit le marchand de ponts qui écoute indiscrètement la conversation voisine, ne croyez pas que les Japonais repoussent *a priori* cette suggestion. Une pareille république constituerait, en effet, une marche de protection telle qu'étaient sous les Tsars les provinces extérieures cosaques. Oh! Je ne veux pas insinuer qu'à Hsinking — la capitale du Manchoukouo — on verrait avec plaisir disparaître d'ici des étrangers plus tolérés qu'estimés, mais il est indéniable qu'un Etat-tampon serait bien utile à l'armée japonaise pour supporter le premier choc, toujours meurtrier. Je m'y connais, vous savez, en armes de choc!...

L'idée d'un amortisseur est d'ailleurs si rationnelle que les Russes d'U. R. S. S. parlent aussi de créer une république autonome, de l'Amour au Baïkal. Ils la voient naturellement sous l'influence soviétique, mais pour faire pièce aux Japonais, ils ne démentent pas le bruit que c'est avec l'aide américaine qu'un tel Etat serait organisé. Les Nippons affectent d'y voir plus qu'un canard de presse et ils y réagissent comme un taureau à la *muleta* rouge.

* * *

Je vois que je n'ai pas encore parlé des indigènes, Chinois d'importation qui, au nombre de dix-sept millions, ont quitté sans esprit de retour leur patrie anarchique, Russes qui ont préféré la nationalité mandchoue au soviétisme de leurs frères de race et aussi quelques éléments purement mandchous. C'est que, depuis que règne la paix, l'indigène disparaît un peu de la scène.

L'agriculteur est paisible et relativement heureux. Il a vu en deux ans le nombre des bandits tomber de trois cent cinquante mille à soixante-dix mille et ceux-là refoulés dans les montagnes. Ses champs ne sont plus dévastés, ses femmes et leurs filles peuvent sortir seules. S'il y a en ce moment crise sur le soja, le peu d'argent qu'on gagne a une autre valeur d'achat que n'avaient les billets émis à tour de presse par Chang Hsue Liang.

Un autre Chinois qui est heureux, c'est le richard. Plus de pillages de ses beaux yamen, de rapt de ses concubines préférées, aucun risque d'être torturé pour le plaisir par une soldatesque stupide. S'il n'y avait pas les gangsters, il connaîtrait la béatitude parfaite. Mais, malgré l'ordre nippon, il reste toujours sous la menace d'être poussé dans une auto de louage, séquestré dans une cave et, au besoin, d'avoir une oreille coupée à titre de pression sur la bourse de ses proches.

Sur ce terrain, Harbin laisse loin Chicago. S'il y a des compagnies d'assurance contre le kidnapping, il existe aussi des sociétés d'enlèvement, avec actionnaires et dividendes. A côté de la police japonaise, de la police mandchoue, des polices plus ou moins privées qu'entretiennent les principaux consulats, on connaît à Harbin des polices occultes, à cheval entre la justice et le banditisme, qui justement servent d'intermédiaires entre ravisseurs, ravis et comptes en banque, pour que tout s'arrange au mieux.

Si parfois cela tourne au tragique — témoin le meurtre du pianiste Kaspe qui fut escamoté derrière moi à minuit, — cela frise souvent le vaudeville. La police prétend même que certains Chinois se font enlever volontairement : l'énormité de la rançon exigée relève leur crédit défaillant. D'autres trouvent dans le kidnapping l'alibi couvrant une fugue. Détail particulier : on n'enlève jamais les femmes...

Naturellement il y a aussi des opposants à l'occupation nipponne. On les trouve surtout dans la classe commerçante dont l'activité a baissé au profit des Japonais. Plus encore que l'imposition forcée des marchandises nipponnes, ce qui horripile les commerçants chinois, c'est la prétention japonaise de supprimer squeeze, chantage, concussion. Comme si, en Asie continentale, on pouvait se passer de cette assiette des échanges!... Certains éléments étrangers jouent là un rôle peu estimable d'excitation qui n'arrive cependant pas à intéresser la grande masse, uniquement soucieuse de réparer tant d'années de malheur.

Partout ailleurs, la tolérance de telles fermentations devrait donner du désordre. En Mandchourie, il n'en est rien. Tout est absolument nivelé par la discipline nipponne; tout aussi est freiné par la police et par l'armée.

Le Nippon a l'idée fixe de l'espionnage, de la trahison et du complot. Il faut dire qu'à Harbin il est servi! J'ajouterai même que le goût qu'ont les militaires japonais pour le plaisir et les belles Russes les incite à perdre fréquemment de leur réserve. Mais la police secrète est là qui répare leurs erreurs et sape le travail de trois ou quatre polices rivales dont la mieux organisée est certainement le Service de Renseignements du consulat soviétique, bien aidé des Chinois d'opposition.

C'est vraiment une institution magistrale que la police japonaise. Bien qu'elle m'ait paru ingénue à côté du Guépéou moscovite, elle est efficace, car elle contrôle des gens assez simples. On ne peut nier qu'elle ne soit tracassière outre mesure, mais elle est pénétrante, bien servie par la délation et la jalousie. A côté d'elle sévit la gendarmerie nipponne, qui semble avoir à cœur de ne pas toucher à des traditions universellement répandues dans l'honorable corporation des gendarmes.

Enfin l'armée est là, attentive et silencieuse, prête à agir, bloc compact aux projets secrets. Elle a accepté une lourde charge, celle de pacifier et d'organiser tout un pays. Elle la remplira avec l'idée de servir le Nippon, au besoin à l'encontre des politiciens de Tokyo.

Même les esprits hostiles ne peuvent parler d'oppression japonaise sur le Mandchoukouo : il suffit de voir la beauté des champs et la construction rapide des villes. Mettons qu'il s'agit plutôt de compression, de « mise dans le creux » poursuivie en vue d'un idéal de prospérité. Avec la même rigueur que la Grande-Bretagne apporte dans ses colonies, le Japon estime que, sans

limite de proportions, la qualité prime la quantité. Il a en tout cas sagement renoncé à la fusion des races, telle qu'il l'a maladroitement et sans succès tentée pendant vingt ans en Corée.

Il n'invoque pas la sauvegarde d'une Chine en proie à la dissolution bolchévique, il ne souligne pas son standing de civilisation, il ne parle pas d'une mission humanitaire, de philanthropie ni d'amour. La Chine isolée du fil rouge, la Mandchourie prospère, voilà sans grands mots une question vitale pour l'Empire du Soleil Levant. Pour cela, on travaille autant que possible avec les nouveaux protégés. Pour cela, on s'affrontera, s'il le faut, avec les Soviétiques.

C'est une politique de rapprochement nippon-mandchou qu'on tente. Deux hommes l'incarnent, qui m'ont parlé à cœur ouvert : le chef du Pouvoir exécutif, sir Henri Pu Yi, aujourd'hui S. M. Kang Teh; le lieutenant général Koïso, ancien chef d'état-major général de l'armée japonaise du Kouang Tung.

Toute la souple patience des Sino-Mandchous accolée à la ténacité patriotique du Samouraï, que voilà donc un rapprochement paradoxal!

« Wang Tao, »
vieille devise d'un Etat jeune

A Hsin King, qu'on appelait Chang Chun jusqu'à ce que cette ville devint la capitale du Mandchoukouo, on ne sent plus directement l'U. R. S. S., le fil se perd un moment. Il n'y a plus là en présence que Nippons et gouvernants mandchous; on n'y conduit apparemment qu'une sage politique de développement.

Là aussi le Plan quinquennal connaît la faveur, mais tout de même avec plus de mesure que chez le voisin et probablement avec plus d'efficacité économique. L'effort de construction ne se traduit pas comme en U. R. S. S. en journées-travail et en années-privations, mais bien en finances publiques.

Déjà s'esquisse une capitale qu'on prévoit pour un million et demi d'habitants. Des avenues de soixante mètres de large rayonnent des ronds-points tracés en pleins champs. Des bâtiments s'élèvent, encore peu nombreux le long de ces voies garnies de magnifiques lampadaires électriques.

Cependant il n'y a toujours comme grand hôtel que le *Yamato*, à contenance limitée. Les voyageurs en excès sont logés au « Train-Hôtel », dix wagons-lits garés sur une voie de triage, abrités d'une toiture fixe qui accumule pour la nuit une chaleur torride dans les étroites boîtes. Et le premier soir, on se réveille tous les quarts d'heure, confusément inquiet de ne pas sentir son wagon rouler.

Je ne suis allé à Hsin King que pour voir les autorités, Mandchous et Nippons. C'est un assaut de bonne grâce qui m'a accueilli. J'ai senti qu'on cherchait volontairement à me faire comprendre la déférence qu'on a pour la France, tant estimée en Asie parce qu'on la sait forte, riche, stable et juste.

Quand je l'ai vu, le chef du Pouvoir exécutif se nommait encore sir Pu Yi. C'est un homme jeune et flexible, fort européanisé, d'apparence délicate et féminine, secret. Il reçoit aisément les étrangers pour peu que ceux-ci aient de la patience et qu'ils arrivent à se faire prêter par un Japonais de leur taille haut de forme et jaquette de cérémonie. Et on ne doit pas s'enquérir, comme l'a fait un journaliste étranger, colosse de haute stature : « Est-ce que je pourrai porter ma jaquette sur le bras ? » Le Nippon comprend assez mal la plaisanterie.

Il faut épuiser toutes les banalités habituelles d'une conversation guindée pour arriver à lancer sa flèche : « Dans ce pays où vous désirez voir collaborer les étrangers, quelles garanties

offrez-vous à des ressortissants de nations qui n'ont pas encore reconnu le Mandchoukouo ? »

Après un long silence consacré au nettoyage de ses lunettes bleues, sir Pu Yi, me répond par une question : « Avez-vous assez de confiance dans le Mandchoukouo pour bien saisir que le peuple n'oubliera jamais ce que le Japon a fait pour lui ? Mais aussi que notre gouvernement est avant tout national ? » Et comme je le regarde, surpris, il ajoute en s'animant : « Oui. Nous comprenons que pour le moment la France ne peut abandonner sa position de Genève. Mais, je vous le répète, nous désirons vous voir vous intéresser à notre pays. La légende de la tutelle doit cesser et nous voulons le prouver, en dépit des réserves diplomatiques. »

En face de nous est assis le « témoin », confident utile pour démentir les propos fantaisistes que des journalistes prêtent parfois à son chef. Il m'a confié être général mandchou à titre civil et il rit tout le temps, mais à voix basse, par respect.

Avant de partir, je poserai une autre question : « Si, par malheur, dans l'avenir, vos frères de Chine, à bout de malheur, vous appellent à leur secours, Votre Majesté acceptera-t-elle de leur apporter paix et stabilité ? » Deux longues minutes se passent, lourdes d'une surprise peut-être choquée. « Je suivrai le Wang Tao, la Voie Droite », me répond enfin le chef du Pouvoir exécutif. Et ses yeux ne se détachent pas d'un dragon aux cinq griffes impériales, brodé sur soie jaune.

Car là est la grande question qui domine la politique intérieure. Le Mandchoukouo groupera-t-il un jour les peuples de Mandchourie, les Mongols et les Chinois du Nord, jusqu'au Yang Tsé ? Est-il le germe d'un empire dont, en Chine, le président Chang Kaï Chek serait peut-être le général Monk ? Sera-ce une association fédérative de trois peuples qui verront dans l'empereur Kang Teh l'homme capable d'être le lieu géométrique de tendances raciales assez divergentes ?

Le caractère universel des Sino-Mandchous, fort comme il le fut toujours du facteur temps, absorbera-t-il peu à peu le nationalisme nippon, le digérant comme il est de tradition en pays chinois ? L'empire du Soleil Levant prendra-t-il par contre la tête de cette organisation pour la conduire à son profit ? Ne songe-t-on pas déjà à éliminer d'Asie les Blancs et leur commerce ?

— Pas encore, me répondra un colonel japonais avec ce rire sonore qu'ont les Nippons devant une question trop brûlante, pas encore !... D'ailleurs votre assurance sur l'avenir, n'est-elle pas dans la place que vous pourrez occuper à nos côtés ?

Mais il y a aussi un gouvernement mandchou, des ministres mandchous. Peut-être ont-ils quelque chose à dire ?

Le ministre de l'Economie nationale me reçoit dans le petit salon d'une modeste villa, son bureau provisoire. Par la fenêtre entre une brise tiède qui sent le foin coupé. On n'a envie que de boire du thé, fumer des cigarettes légères et surtout ne pas parler politique... Mais le confident obligatoire est là, un jeune Chinois trop joli garçon, sa minceur élancée étroitement moulée dans une tunique bleu tendre, qui pousse à l'interview. Il sténographiera l'entretien, probablement à l'usage des Japonais.

— Des usines au Mandchoukouo ? Pourquoi faire ? Que chacun ait un lopin de terre et qu'au bout de trois ans il commence à payer l'impôt, lui et l'Etat seront heureux... Pour le reste, gabelle et douanes rempliront suffisamment les caisses publiques pour que nous demandions aux firmes étrangères de nous construire des routes, des ports, des villes et des ponts.

Du Nippon, pas un mot.

Le vénérable premier ministre, S. Exc. Chiang Hsiao Hsue, est aussi ministre de l'Instruction publique. C'est un vrai Chinois de Chine, à la longue figure fine, malicieuse et débonnaire. En m'attendant, il a calligraphié d'un pinceau qui est célèbre une lettre de compliments qu'il me charge de remettre à son collègue français Anatole de Monzie.

— Nous rétablirons ici la vieille culture chinoise, l'étude des philosophies. Seul un grand nombre de lettrés assure une paix durable. Ce sont les nations d'ignorants et de brutes qui font les guerres. Les sages cultivent leurs champs pendant le jour, leur cerveau durant la nuit.

Du Nippon, pas un mot non plus.

M. Thinh, minuscule Mandchou qui ne tient pas en place, me parlera abondamment de sa femme française qu'il a laissée à Tien-Tsin et sera des plus laconiques quand nous aborderons la politique. Mais le soir, je trouverai dans mon wagon du train-hôtel une longue lettre enflammée.

« Ne croyez pas que le gouvernement mandchou soit *a joke* (une blague). Nous avons eu besoin de sortir de la crasse. Il a fallu que nous jetions à la porte cet horrible brigand de Chang Hsue Liang. Dans cinq ans, revenez à Hsin King et vous verrez le premier empire d'Asie, le plus riche, le plus prospère, le plus pacifique, le plus heureux, le plus libre ! »

De l'œuvre du Nippon, pas un mot.

La collaboration étrangère, les garanties exigées par les grandes puissances, l'empire chinois d'après-demain, l'attitude future du Japon devant un filleul devenu grand et peut-être émancipé, toutes ces questions, je les poserai au général Koïso. Il m'y répondra sans fard, soucieux de dissiper l'accusation d'exclusivisme en Mandchourie qu'on porte contre son pays. Mais c'est d'abord en militaire et de la chose militaire qu'il me parlera.

Petit, musclé et épais, une face de dogue en pierre, des yeux qui, pendant que vous l'interrogez, fixent votre bouche sans ciller. Un long examen des ongles pour peser les mots et la réponse vient nette, en balle, sans faux-fuyant, ponctuée par un bon sourire qui indique la satisfaction d'une pensée libérée.

Si à Hsin King l'U. R. S. S. ne paraît pas, on en parle. On ne parle même que d'elle au quartier général. C'est que, malgré les déclarations des officiels, le cœur ne règle pas les rapports nippon-soviétiques. L'aigreur de rêves contrariés, la similitude et l'opposition des projets, l'antithèse des systèmes sociaux, l'action conservatrice de la civilisation asiatique que poursuit le Japon, un voisinage excessif de deux grandes puissances en armes, tout cela crée une psychose de guerre qui peut conduire à des conflits, qui peut brusquement envenimer des relations déjà aigres-douces avant que les diplomates interviennent.

— Nous endurerons tout ce qui sera possible pour éviter un conflit, me précise le général Koïso, et nous lutterons de toute notre sagesse contre la guerre. Mais nous avons accepté de garantir la paix en Mandchourie. Nous ferons tout pour cela, dussions-nous engager l'Empire tout entier et pénétrer jusqu'au cœur du pays ennemi. Allez, monsieur, la paix est en bonnes mains — les nôtres ! C'est bien là votre meilleure garantie, une garantie que vous autres, étrangers, n'avez jamais trouvée en Chine et que vous avez dû assurer par vos propres moyens dans vos colonies.

Autour de nous, les officiers d'état-major restent au « garde à vous » durant le long entretien que m'accorde le général Koïso. Parfois, sans se retourner, d'une voix sèche qui contraste avec la cordialité qu'il me témoigne, le chef d'état-major lance

un ordre : l'officier interpellé salue et s'en va, pénétré du respect qu'on doit avoir pour une divinité qui a daigné s'adresser à un mortel.

Les autres, impassibles, écoutent leur chef expliquer à un Blanc le « vrai Wand Tao », la Voie Droite telle que la comprend un Nippon.

MAURICE PERCHERON.

Le VIII^e centenaire de Notre-Dame de la Chapelle (1135-1935)

Il y a quelques jours, le quartier le plus populaire et le plus peuplé de la capitale était en liesse. Les « Marolles » célébraient le VIII^e centenaire de leur vénérable sanctuaire, l'église de Notre-Dame de la Chapelle, fondée en 1135 par Godefroid I^{er}, le Barbu, duc de Lothier et de Brabant. La Famille royale, représentée par notre gracieuse reine Astrid, s'est associée à ces fêtes et les pompes liturgiques se déroulèrent au milieu d'une foule pieuse et enthousiaste en une grandiose procession, à laquelle toutes les paroisses de Bruxelles avaient tenu à se faire représenter afin de rendre hommage à la seconde en date d'entre elles. Après Sainte-Gudule, c'est incontestablement Notre-Dame de la Chapelle qui, de toutes les églises encore existantes à Bruxelles, possède le plus beau passé, et l'on peut même dire que c'est elle qui fut le plus intimement mêlée à la vie populaire.

Simple chapelle rurale, comme son nom l'indique encore, elle avait été donnée par son fondateur à l'abbaye du Saint-Sépulcre de Cambrai et se trouvait en dehors de la première enceinte fortifiée, achevée au cours du XIII^e siècle. Mais déjà un faubourg industriel s'était formé autour du sanctuaire, qu'un accord conclu en 1210 avec le chapitre de Sainte-Gudule érigeait en paroisse. Les progrès de l'industrie en Brabant avaient tellement accru la population qu'elle avait débordé au delà des remparts. Les tisserands, les foulons, les tondeurs, ouvriers vivant de la draperie, s'étaient fixés au dehors, à proximité des « rames » sur lesquelles on étirait et laissait sécher les draps. Ces installations industrielles nécessitaient un espace qu'il était impossible de trouver à l'intérieur de l'enceinte.

Ainsi, en dehors de la *Steenpoort*, n'avait cessé de se développer une agglomération ouvrière extrêmement peuplée et un chroniqueur rapporte que lors d'un violent incendie qui détruisit en 1405 l'église de la Chapelle, 2,400 maisons, avec 1,400 métiers à tisser, furent anéanties.

* * *

Ce quartier de la Chapelle, alors comme aujourd'hui ruche bourdonnante d'activité, devait forcément devenir un centre d'agitation intense dès que, au cours du XIII^e et du XIV^e siècle, apparurent et se développèrent les luttes, à la fois politiques et sociales, entre patriciens et plébéiens. Bien souvent le cimetière, qui occupait l'emplacement actuel de la Place de la Chapelle, dut être, le travail terminé, à la tombée de la nuit, témoin de mystérieux conciliabules où, alors comme de nos jours, les pauvres gens s'imaginaient que la conquête du pouvoir par les représentants

de leur classe mettrait fin à leur misère. Bien souvent les fosses s'y ouvrirent pour recevoir les corps de victimes de ces luttes fratricides, notamment au lendemain de la tentative malheureuse du 23 juillet 1360. Entraînés par l'exemple du Louvain, où le tribun Pierre Cautereel avait réussi, par un vaste coup de filet, à s'emparer des patriciens réunis à la maison échevinale, les métiers de Bruxelles tramèrent une vaste conspiration : tisserands et foulons devaient entrer par la *Steenpoort*, se joindre aux autres métiers : bouchers, boulangers, teinturiers, etc., habitant à l'intérieur des remparts, se ruer sur l'hôtel de ville, exterminer les patriciens jusqu'au dernier et proclamer la commune. Mais les « lignages » étaient sur leur garde; un combat acharné se livra pour la *Steenpoort*, que les ouvriers tentent d'incendier en accumulant des monceaux de paille et des tonneaux de poix. Vainement deux prêtres accourent-ils, de l'église voisine pour s'efforcer de calmer la fureur de la multitude; on ne les écoute pas et la lutte se poursuit sauvage et acharnée. Les patriciens compensaient leur infériorité numérique par la supériorité de leur armement et par leur valeur militaire. Sur les conseils d'un chevalier expérimenté, le sire de Vorsseleer, ils réalisent une opération stratégique qui devait leur assurer une victoire éclatante. Tandis que les uns gardent l'hôtel de ville contre les métiers urbains et que d'autres vont renforcer les défenseurs de la *Steenpoort*, prêts à succomber sous le nombre, une colonne débouchant de la poterne des Bogards met le feu aux maisons des tisserands en contre-bas de l'église de la Chapelle, tandis qu'une autre colonne, sortant du guichet de la rue de Ruysbroeck, opère un mouvement tournant du côté du Sablon. Dès lors c'est le désastre pour les plébéiens; cernés de toutes parts, acculés aux remparts et aux murs de leur église, ils tombent sous les coups de leurs adversaires et, comme l'écrit le chroniqueur Edmond de Dynter, « les lignages reprirent paisiblement le gouvernement de la cité ».

Asile de paix et de prière, l'église de la Chapelle restait le refuge de toutes les âmes en détresse, qui y retrouvaient la consolation et la résignation au milieu des misères de cette vie. Elle devait aussi servir de citadelle de la foi dans la lutte contre les hérésies dérivées du manichéisme qui, depuis Tanchelm, avaient trouvé de nombreux adeptes dans les classes populaires. De tout temps le malheur a poussé les âmes faibles à la révolte contre l'autorité divine comme contre l'autorité humaine. La mystérieuse Bloemardine, à qui la crédulité populaire attribuait des pouvoirs magiques et que notre grand mystique Jean de Ruusbroec combattit avec tant de zèle, trouvait dans les pauvres mesures qui entouraient l'église de la Chapelle les plus nombreux et les plus convaincus de ses sectateurs.

* * *

Au cours des siècles l'église avait étendu ses constructions. A la primitive chapelle de Godefroid le Barbu, ou à une autre église qui suivit de très près (vers 1150) le premier édifice et qui nous donne le seul échantillon encore existant à Bruxelles de l'architecture romane, s'adjoignit à partir de l'érection du sanctuaire en église paroissiale, en 1210, une construction plus vaste en style romano-ogival, dont il nous reste encore le chœur, le transept et une partie de la tour. Cette construction, dont la riche et si pittoresque décoration extérieure nous a gardé les plus anciens spécimens de la sculpture bruxelloise, semble devoir être attribuée au même architecte que le chevet de sainte Gudule. Elle fut achevée dans la première moitié du XIII^e siècle.

Le terrible incendie de 1405 détruisit la grande nef et les collatéraux de cette église romano-ogivale; on les reconstruisit sur

un plan plus vaste au cours du XV^e siècle. L'ampleur donnée à l'édifice se justifiait pleinement par l'accroissement continu de la population de la paroisse, entièrement englobée, depuis le siècle précédent, dans la seconde enceinte de Bruxelles et se terminant, avec la rue Haute, à la Porte de Hal. La grande nef fut consacrée en 1434; les collatéraux furent achevés en 1483. On ne cessa de travailler à la tour qu'en 1508, sans qu'elle fût complètement achevée. La décadence de la draperie bruxelloise et son remplacement par d'autres industries, notamment par la tapisserie, qui ne nécessitaient pas d'importantes agglomérations ouvrières, expliquent la lenteur et l'abandon des travaux.

* * *

La fin du XVI^e siècle fut, on le sait, une des plus tristes périodes de notre histoire. Avec le gouvernement du duc d'Albe commença une occupation militaire étrangère et, à cette époque où, les casernes n'existant pas encore, les soldats étaient logés chez l'habitant, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils fussent nombreux dans le quartier le plus peuplé de Bruxelles, quartier où les émeutes et séditions étaient plus à redouter qu'ailleurs. Ce serait même à la garnison espagnole que serait dû le type méridional fréquent encore aujourd'hui parmi les Marolliennes et la permanence de vocables castillans (*amigo*, *aro*, *hablador*, etc.) dans le langage bruxellois.

C'est à la même époque, à l'ombre du clocher de Notre-Dame de la Chapelle, au milieu du petit peuple qu'il aimait et dont il excellait à exprimer avec tout son génie les allures pittoresques, que vint mourir en 1569 notre grand Pierre Bruegel le Vieux. Il fut enseveli dans une des chapelles du collatéral sud et Rubens, qui avait pour ce grand maître une admiration justifiée, peignit pour sa tombe un tableau représentant la vocation de saint Pierre. L'original, que l'ineptie des fabriciens du XVIII^e siècle vendit à un Hollandais, fut remplacé par une médiocre copie.

En 1579, l'église fut fermée par la république calviniste, maîtresse de la capitale, et servit de temple aux hérétiques. En 1585, au lendemain de la capitulation de Bruxelles devant les armes victorieuses de Farnèse, elle fut rendue au culte catholique.

Un nouveau désastre l'atteignit en 1695. L'abominable acte de barbarie que fut l'inutile bombardement de Bruxelles, ordonné par Louis XIV, mit le feu au clocher de la tour ogivale et provoqua l'écroulement et la disparition définitive de la tour romane du début du XIII^e siècle qui s'élevait à la croisée du chœur et du transept, avec son élégante lanterne et son campanile. Pour réparer ces désastres, les fabriciens vendirent trois toiles de Rubens, leurs plus précieux objets d'art, notamment l'*Assomption* du maître-autel, acquise par l'Electeur Maximilien-Emanuel de Bavière. L'architecte-menuisier Pastorana édifia, en 1708, le clocher actuel, dont la forme originale constitue l'une des caractéristiques du panorama de Bruxelles. Restée le centre de la vie populaire, l'église de la Chapelle reçut, en 1719, la dépouille mortelle du dernier défenseur des privilèges des métiers, François Anneessens. En 1834, le comte de Merode-Westerloo et le comte Amédée de Beauffort firent élever par le sculpteur Van Gheel, sur les plans de l'architecte Suys, un monument à la victime du marquis de Prié.

* * *

A la suite de la conquête jacobine, l'église de la Chapelle fut fermée le 14 novembre 1797. Rouverte, en 1800, en faveur d'un prêtre assermenté du nom de Haillez, dont les paroissiens refusèrent de fréquenter les offices, elle fut bientôt refermée et servit d'oratoire particulier, où quelques prêtres insermentés célébrèrent

la messe à huis clos. Les fidèles pratiquèrent dans le chœur une ouverture, par laquelle ils pouvaient s'associer du dehors au saint sacrifice; un grand concours de monde se pressait à cet effet, chaque dimanche, dans la rue du Saint-Esprit, mais la police mit fin à ce pieux manège. Il fallut attendre la mise en vigueur du concordat pour voir rendre, en 1803, à la Chapelle son caractère d'église paroissiale; elle devint une des quatre cures reconnues par l'autorité civile.

Lors de la Révolution de 1830, le tocsin sonnait à toute volée convoqua dans les ruelles et impasses la masse anonyme et héroïque du menu peuple allant faire le coup de feu autour du Parc, et la guerre de 1914-1918 vit se presser sous les voûtes du vieux sanctuaire, témoin de toutes les joies et de toutes les inquiétudes populaires, une foule recueillie, toujours pleine de confiance dans le triomphe de la cause nationale. C'est ce passé intimement mêlé à la vie même de notre capitale qu'ont rappelé les fêtes du VIII^e centenaire de Notre-Dame-de-la-Chapelle!

Vicomte CH. TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

L'influence d'Edgar Poe sur Baudelaire

Intraduisible comme elle l'est en notre langue, la poésie, essentiellement musicale, d'Edgar Poe n'a guère pu avoir en France qu'une influence indirecte; cette influence, pour n'être accessible qu'à une élite de poètes et d'artistes, n'en a pas moins été aussi durable que profonde, alors qu'ont depuis longtemps cessé celles de Byron, par exemple, et de Walter Scott, si triomphantes qu'elle fussent à l'origine. On peut même dire que, si au début Poe exerça son influence surtout par ses contes sur notre prose, il l'exerça ensuite surtout par ses vers sur notre poésie.

Cette influence poésique, nul ne l'a plus intensément subie que Baudelaire, dénommé par Arsène Houssaye « l'Edgar Poe français ». S'il ne traduisit guère que quatre poèmes de Poe, il n'en médita pas moins profondément sur tous les autres. Il y avait, du reste, entre ces deux grands « malades de l'esprit » une intime parenté morbide dont Baudelaire s'est plu à nous révéler les traits caractéristiques, particulièrement en *Mon Cœur mis à nu*. En ses *Fusées* il nous parle déjà de « mes ancêtres, fous ou maniaques, en des appartements solennels, morts tous victimes de leurs furieuses passions ». Ne dirait-on pas la famille tarée des Usher? Ailleurs, il nous parle, tout comme Poe, de certain « sentiment de solitude, dès mon enfance, malgré la famille, au milieu de camarades surtout; sentiment de destinée éternellement solitaire. Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir. » Avec le même orgueil instable que l'auteur de *Tamerlan* et autres poèmes juvéniles, il déclare : « J'ai pris depuis mon enfance l'habitude de me considérer comme infaillible »; lui aussi, « il avait de sa valeur personnelle, a-t-on dit, une certitude qui touchait à la foi mystique ». Naturellement cet « orgueil immense », vaincu par les plus cruels échecs et les pires déboires de la vie, ne tarda pas à réagir tantôt en un morne désespoir de vaincu, en une ardente aspiration au néant, plus souvent en une rage de « damné » contre le monde et l'humanité, surtout en un « dégoût du genre humain », en un « dégoût de la sottise universelle », en un violent « besoin de vengeance » (« Je voudrais

mettre la race humaine tout entière contre moi »); plus rarement en de dolents retours à la plainte religieuse, en « cris d'âme chrétienne ». Fatalement survint la hantise du remède suprême à tous les maux : « Depuis assez longtemps, dit-il, je suis au bord du suicide... Depuis deux mois surtout, je suis tombé dans une atonie et une désespérance alarmantes. » « Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre. » « Tout enfant, j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires : l'horreur de la vie et l'extase de la vie. » « J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. » Oui, à l'aide même de l'opium, et, en guise des stimulants alcooliques, à l'aide des passions charnelles, jusque dans les « bas fonds », a-t-on dit, d'une « Bohème » de déclassés « excentriques ». Aussi M. P. Martino a-t-il raison de dire que, « pour bien comprendre » l'œuvre de Baudelaire, « il faudrait d'abord définir la nature de ce poète..., sa nature physiologique. Mais qui oserait, algé les éléments que l'on possède, donner comme de véritables explications ses tares héréditaires, les tourments de sa santé, le mal qui pesa longtemps sur lui et finit par le terrasser? Ses troubles de santé se traduisirent en tourments d'esprit. » Oui, l'étude pathologique de Baudelaire reste à faire, urgente, inévitable, approfondie, éminemment révélatrice.

En tout cas, il était inévitable qu'en ces deux êtres également anormaux il y eût, outre des coïncidences purement fortuites, des similarités presque fatales : amour passionné d'une mère plus ou moins faible, haine implacable d'un père, adoptif ou non, plus ou moins sévère, scènes violentes, ruptures brutales, lamentable existence de déséquilibré tour à tour dandy et bohème, misère et marasme, paralysie précoce en guise de *delirium tremens*. Il était également inévitable que Baudelaire, en proie à ses obsessions et à ses impulsions malsaines, découvrit en lui cette sorte de vertige moral, de subite perversion de la volonté, *Imp of the Perverse*, sur lequel il insiste avec autant d'acharnement que son aîné, mais qu'il interprète mystiquement selon ses traditions catholiques : « rébellion secrète », « méchanceté gratuite », a dit, d'après lui, Gautier, « De tout temps, écrit-il à Flaubert, j'ai été obsédé par l'impossibilité de me rendre compte de certaines actions ou pensées de l'homme, sans l'hypothèse de l'intervention d'une force méchante. » Dans le cœur humain est donc « installé un Lucifer latent ». D'où l'incorrigible dualité du perfide *homo duplex*. « Tout cerveau bien conformé, dit-il, porte en lui deux infinis : le Ciel et l'Enfer, et, dans toute image de l'un de ces infinis, il reconnaît subitement la moitié de lui-même. » « Il y a dans tout homme, à toute heure, précise-t-il, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu ou spiritualité est un désir de monter en grade; celle à Satan ou animalité est une joie de descendre »; bien pis, c'est, dit-il, « un sentiment presque ineffable, tant il est terrible, de la joie dans la damnation ». « Il goûte avec délices la volupté de se perdre, a dit Anatole France; il espère offenser Dieu et faire pleurer les Anges. » Alors, si l'homme est ainsi, de par sa nature primitivement pervertie, en vertu même du « péché originel », irrémédiablement dépravé, comment pourrait-on croire à l'amélioration de la nature humaine, au progrès de la société soi-disant civilisée? Non, dit l'ancien combattant des barricades de juillet venu à résipiscence, non : en dépit de toutes les récentes merveilles de la science, en dépit de toutes les vaines prétentions de tous les philosophes plus ou moins socialisants, il n'est pas pour l'homme de progrès moral, il n'y a que des progrès matériels et, par conséquent, le règne du peuple ou démocratie égalitaire n'est qu'une chimère dangereuse : car le dieu *Mob* n'est au fond qu'un Caliban.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'à sa lecture de « premiers fragments » de Poe en 1846 et même en novembre 1845 Baudelaire éprouvât « une commotion singulière » faite d'« épouvante » et de « ravissement ». A propos des *Contes*, nous insisterons sur ce véritable « cas de possession », presque unique dans l'histoire de la littérature, Baudelaire crut, en effet, reconnaître dans l'excentrique poète de Baltimore un autre lui-même, son sosie américain; il s'en éprit aussitôt passionnément comme d'un frère aussi méconnu que malheureux; il crut retrouver en ses œuvres « non seulement des sujets rêvés par moi, dit-il, mais des phrases pensées par moi et imitées par lui vingt ans auparavant », « des poèmes et nouvelles dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée et que Poe avait su combiner et mener à la perfection ». Aussi ne se contenta-t-il pas de l'aimer et de l'admirer : il l'imita, il le traduisit. « Vous doutez de si étonnants parallélismes, écrit-il à l'un de ses correspondants... On m'accuse, moi, d'imiter Edgar Poe!... Savez-vous pourquoi je l'ai si patiemment traduit? Parce qu'il me ressemblait. » « Plusieurs années ont passé, précise-t-il à la tante et belle-mère du « pauvre Eddie », Mrs Clemm, et son fantôme m'a toujours obsédé. » « Comprends-tu bien pourquoi, ajoute-t-il à sa propre mère, au milieu de l'affreuse solitude qui m'environne, j'ai si bien compris le génie d'Edgar Poe, et pourquoi j'ai si bien compris son abominable vie? » C'est qu'en fait Baudelaire interprète par sa propre vie et par son propre génie la vie et le génie mêmes d'Edgar Poe.

En ces derniers temps on a voulu atténuer l'influence de Poe sur la poésie de Baudelaire. Sans doute, Prarond a bien dit que son ami avait écrit seize de ses poèmes dès 1843; Asselineau, que la plupart des *Fleurs du Mal* étaient rédigées dès 1844 et que, « prématurément maître de son style et de son esprit », Baudelaire n'eut rien à y changer *douze ans plus tard*, lors de la première édition en 1857; Champfleury ajoute qu'en 1845 il « avait déjà un volume de vers tout prêt pour l'impression ». Par contre, Prarond avoue, ce qui est bien connu par ailleurs que, tout comme Poe, « Baudelaire a toujours beaucoup remanié et corrigé ses vers ». De même, un récent critique, qui croit qu'« il écrivait d'abord en prose le canevas de ses poésies », parle des « corrections qui criblent ses épreuves, des changements qu'il multiplie en ses éditions nouvelles ». Baudelaire n'a-t-il pas dit lui-même : « J'ai tourné et retourné la chose de toutes les façons »? « Il a sans cesse poli et repoli son petit volume », confirme Flottes. Comment donc croire que, pendant *douze ans*, cet inlassable « remanieur » aurait maintenu *ne varietur* son texte primitif? En fait, nombre des variantes en ses trois éditions de 1857, de 1861 et de 1868 sont manifestement dues à l'influence toujours croissante de Poe. Louis Seylaz, qui a poussé le plus loin la comparaison détaillée des poésies de Poe et des *Fleurs du Mal*, nous cite maints passages dont l'inspiration et même les mots viennent directement de l'auteur américain. De même conclut le professeur Célestin P. Cambiaire en sa thèse minutieuse (*exhaustive*) : *the Influence of Edgar Poe in France* (pp. 95-120). D'un point de vue général, l'un des meilleurs critiques sur ce sujet, George D. Morris, a très justement dit : « Leur génie malsain se complaisait dans la peinture d'états d'âme également morbides... Voilà pourquoi, « écrivains des nerfs », ils ont tous deux créé des « frissons nouveaux ».

* * *

Au point de vue technique, quels que soient ces adaptations préalables ou ces remaniements postérieurs, quelle que soit leur identification plus ou moins spontanée, il est incontestable que Baudelaire, réagissant aussi tant contre la pure inspiration lyrique de l'âge précédent que contre l'« humanitarisme » de son temps, s'est approprié, dès qu'il les a connues, toutes les théories

poétiques de son *alter ego* américain jusqu'à les faire plus ou moins ouvertement siennes (avec ou sans guillemets en sa préface et bien ailleurs) : états de grâce extatique, rôle primordial de l'imagination intuitive et créatrice, rôle essentiel du raisonnement analytique, rôle prédominant de la musique, absurdité des longs poèmes épiques ou autres, absurdité du didactisme rationnel, moral ou social, ostracisme du Vrai et du Bien, de la Passion et même de l'Amour, création rythmique du Beau, et du Beau seul, dans le poème court, « incantatoire », subtilement suggestif en sa totalité d'effet, il accepte avec la foi aveugle d'un disciple fanatique tout ce nouvel art poétique de son frère aîné d'Amérique, en somme toute cette théorie de « l'art pour l'art » « impérieux besoin de l'homme », dit-il, pour lequel il bataillait tant avec son cher « Théo » et tous les Parnassiens de France.

Il est vrai que son inspiration un peu courte le trahit souvent dans l'application pratique. Lui aussi, hanté de doutes, de peurs et de vertiges, livré aux mêmes aberrations des sens, incapable de s'élever à son gré jusqu'à la sérénité du Beau et d'atteindre l'infini du Rêve qui aspire toujours à l'au-delà, en somme « de sa clairvoyance extatique victime », se sent tristement échouer dans le morbide marasme de l'impuissance, dans la stérilisante passion de se torturer, *the luxury of grief*. « La mélancolie est l'illustre compagne de la Beauté », gémit-il. « Mon Beau, c'est quelque chose d'ardent et de triste. » — Lui aussi, lorsqu'il est las jusqu'aux moelles de ses passions charnelles pour des corps vicieusement convoités et finalement abhorrés, s'en va, tout comme Poe qui ne connut guère ces passions, demander en d'humbles prosternements extasiés le salut de son « âme perdue » au « Flambeau vivant » des yeux hallucinants d'une Béatrice, tout à la fois « Muse et Madone », ange gardien et rédemptrice, laquelle n'est, en réalité, qu'une frivole « présidente » Sabatier, inopinément transfigurée par son éphémère platonisme en une nouvelle « Hélène de mille Rêves ». De même, en une lettre à Marie Daubrun, il traduit littéralement certaines phrases d'Edgar Poe à Mrs Whitman. — Lui aussi, « irrésistiblement avide de l'obscur et de l'incertain », perpétuellement en quête de l'inexprimé et de l'inexprimable, du « nouveau » à tout prix, s'en va chercher, dans les fumées de l'opium et autres stupéfiants, une funeste « méthode de travail » et ainsi, « ange... qu'à tenté l'amour du difforme », il s'égare dans le rare et l'étrange, dans le bizarre même et l'horrible, voire « le hideux », puisque « l'étonnement » est inséparable du Beau; (« aux objets répugnants nous trouvons des appas »); tel ce projet dramatique de l'Ivrogne imité du *Char noir* et du *Démon de la Perversité*; c'est alors qu'« il pétrarquise sur l'horrible », comme l'a dit Sainte-Beuve à propos de la *Charogne* de sa bien-aimée; c'est alors que « son œil plonge en des cercles infernaux encore inexplorés », comme l'a dit Leconte de Lisle; lui-même, se débattant « au fond d'un cauchemar énorme », n'a-t-il pas ajouté :

*Nous nous embarquerons sur la Mer des Ténèbres...
Plonger au fond du gouffre : Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du Nouveau.*

ou, dit-il ailleurs, trouver « un silence d'Eternité : tout pour l'œil, rien pour les oreilles », ou des « paysages artificiels », « plus nus que la terre polaire », « une oasis d'horreur! »

Lui aussi, en un désert d'ennui, à force de ne songer qu'à l'art mué en subtil métier, aboutit fatalement en son méticuleux esthétisme aux artifices prosodiques de Coleridge et autres romantiques anglais et surtout au jeu compliqué, si cher à Poe, des assonances et allitérations, des variantes, reprises, refrains, « répétitions de vers » et autres répétitions, des rimes léonines ou entre-croisées et des césures imprévues. Magique « Pouvoir

des Mots », répète-t-il, « espèce de sorcellerie évocatoire », « la poésie touche à la musique par une prosodie... mystérieuse et inconnue. » « En voilà assez, dit Louis Seylaz. Transpositions, imitations, coïncidences, paraphrases conscientes ou inconscientes, vagues ressouvenances qui chantent dans la mémoire, sollicitent l'inspiration et s'ordonnent d'elles-mêmes dans la discipline du vers, on peut donner le nom qu'on voudra à ces rapprochements. Mais ceci est certain : on ne vit pas vingt ans dans une intimité aussi profonde avec l'œuvre d'un écrivain, on n'éprouve pas pour cette œuvre un enthousiasme aussi soutenu, une admiration aussi sincère, sans en être imprégné au point de ne plus distinguer ce qui a jailli spontanément de son propre fonds d'avec ce qui a été évoqué et suggéré par elle. Il serait vain de vouloir faire ce départ. Entre Poe et Baudelaire..., il y a comme une mystérieuse collaboration. » Aussi pour Baudelaire le « poète incomparable » qu'était Poe fut-il, en outre, « le philosophe non réfuté », le prince du mystère », « un vaste génie profond comme le Ciel et comme l'Enfer. »

N'empêche que, derrière les plus flagrantes imitations et de forme et de fond, sous une semblable alternance d'exaltations extatiques qu'il appelle « Idéal » et de dépressions mélancoliques qu'il appelle « Spleen » ou « Ennui », cet autre « génie malade », — plus passionné que logique, à vrai dire, plus épris d'art que de savoir, — laisse partout éclater, en dépit de communes tendances symboliques et mystiques, en dépit d'une commune foi aux « correspondances » sensorielles, cette forte originalité qui, bien distincte de celle de Poe, est faite surtout, en dehors de sa ferme forme plastique, « plus plastique que poétique », — « airain », a-t-on dit, — d'âcre volupté sadique et d'âpre satanisme. « Livre atroce », a dit Baudelaire lui-même, « essentiellement démoniaque », qui prétend « extraire la Beauté du Mal » : car « le plus parfait type de Beauté virile est Satan »; donc « peinture du vice, du malheur et des bizarreries de la vie », alors qu'il n'est pas dans toute l'œuvre de Poe, avoue-t-il, « un seul passage qui ait trait à la lubricité ou même aux jouissances sexuelles ». — De tout ce bruyant et cynique étalage de violence mal contenue, de fureur grondante, si différent de la dolente résignation de Poe en ses poésies, se dégage, par contre, une morale d'autant plus franche qu'elle est peut-être plus inconsciente : tant de malheur, issu d'une fatalité presque transcendante, vient évidemment du Mal éternel et infini, de la faute originelle, des passions incoercibles, du remords impuissant; d'où un démoniaque orgueil de révolté qui se complait en son incurable pessimisme de catholique dévoyé, « catholicisme impie et sensuel », a dit Jules Lemaître. « Avancement d'hoirie infernale! » clame tragiquement le solennel Barbey d'Aurevilly, qui conseille à ce Dante athée et moderne, à « ce Rancé sans foi », de « se brûler la cervelle ou de se faire chrétien » (1).

EMILE LAUVRIÈRE.

(1) Cette étude paraîtra dans le deuxième volume que M. Lauvrière consacrera au *Génie Morbide d'Edgar Poe*, à paraître prochainement chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

En quelques lignes...

Où l'on canonise Richelieu

On dit qu'en France tout finit par des chansons. Toute comédie humaine — c'est un fait — finit par des absoutes. Les plus mécréants tiennent à s'en aller par l'église. L'Académie, qui est de droite, se devait d'inaugurer les cérémonies du tricentenaire par une messe d'actions de grâces.

« Ils » sont allés se recueillir sur la tombe de Richelieu, dans cette chapelle de la Sorbonne dont l'horloge au timbre grêle sonne, en ce mois caniculaire, le glas de tant d'espoirs fauchés à l'épreuve du « bac ». Ce fut une édifiante matinée.

Si l'Académie est bien-pensante, les personnalités officielles de la Troisième République se recrutent volontiers dans le monde des « blocards ». Mais le recteur de l'Université, M. Charléty, au premier rang, — presque au banc d'œuvre, — donnait à tous l'exemple de la componction.

La messe achevée, Mgr Baudrillart monta en chaire. On prétend que cette homélie visait à réhabiliter Richelieu. Mais l'orateur académique eut soin de s'abriter derrière l'autorité d'un Jésuite historien. D'ailleurs, ces fêtes de famille comportent inévitablement l'heure du compliment. Le cardinal-archevêque, en *cappa magna* approuvait de la barrette. Comme il allait se retirer, Mgr Verdier se trouva face à face avec une dame plus rousse du monde. On vit s'incliner la pourpre cardinalice. La dame rousse était née Richelieu. Elle était de la famille.

Les Quarante à la Nationale

Il y eut une Exposition. C'est-à-dire que la Fille du Cardinal fit, avec bonne grâce, les honneurs de ses tiroirs secrets, de ses débarras. Cela se passait rue Richelieu. L'intention était jolie. Voulez-vous des portraits? En voici, en voilà!

Tous ces noms dont pas un ne mourra, que c'est beau!

disait le bourgeois à son fils, au premier acte de *Cyrano*. Moins heureux que Piron, tant d'académiciens n'ont même pas laissé une épitaphe. A dire vrai, l'Exposition de la Nationale ne s'attache guère à faire revivre les « demi-solde » académiques. La galerie de têtes est surtout consacrée aux grands noms. Et elle ne devient vraiment attachante qu'à partir du XIX^e siècle.

Le Lacordaire de Chassériau voisine avec la George Sand de Gigoux. On se montre une Rachel de Devéria. En souvenir sans doute des grandes héroïnes du répertoire, de la *Lucrece* de Ponsard et de la réaction classique de 1843. M. Jean-Louis Vaydoyer avait d'ailleurs fait accrocher à la cimaise les *Comédiens Français* de Watteau, sous le prétexte subtil et charmant que ces personnages gris et roses ne pouvaient jouer que du Racine. Le Barrès de Jacques-Emile Blanche ressemble toujours au Grand Condé. Anatole France n'a pas cessé d'être faisandé sur cette toile de Van Dongen qui attire les grosses mouches. Et comme les Quarante ne détestent pas de se railler gentiment, ils ont mis bien en évidence la caricature de Daumier où l'on croit entendre les ronflements académiques des commissaires chargés de la révision du Dictionnaire.

Mais pourquoi n'a-t-on pas songé à exposer sous une vitrine la plaquette au picrate de Ferdinand Brunot: *Observations sur la Grammaire de l'Académie?*

M. Lebrun recevait les délégués chez lui. Car l'Académie tricentenaire a beaucoup d'admirateurs de par le vaste monde. Et l'on vantera, sous toutes les latitudes, le champagne de la Présidence et l'exquise gentillesse de M^{me} Lebrun.

A l'Hôtel de Ville ce fut l'atmosphère des réceptions officielles et buffets gratuits. Les invités étaient répartis en deux tranches. Ni plus ni moins que les lots d'une tombola. Ainsi, dans les familles bourgeoises, à l'occasion d'un mariage, on distingue les conviés au lunch et ceux qui ne seront admis qu'à l'heure des violons.

La partie musicale était de choix. Fort éclectique, au demeurant. On avait songé à un chansonnier de Montmartre, à un de ceux-là qui truffent leur sketch de plaisanteries délicates sur les « Gagadémiciens ». Ce représentant attitré de la « vieille gaité française » fut à peine comique et fort sage. Les auditeurs étaient déçus. Mais pour une séance gratuite, on ne peut pas s'offrir — n'est-il pas vrai? — le sourire en galoche de Maurice Chevalier.

La distribution des prix

Sous l'Ancien Régime l'Académie tenait séance au Louvre, dans la salle des Cariatides. Ce fut une heureuse idée — et crâne, au demeurant — d'y organiser la cérémonie des adresses. Car vous pensez bien que l'occasion était trop belle de faire des mots sur le « conservatoire des antiquités ». M. Hanotaux, plus vert que l'épinard de son habit brodé, risqua le parallèle. Seuls, les gens d'esprit s'abstinrent de sourire.

A l'appel de son nom, chaque délégué se hissait sur l'estrade et déposait devant M. Hanotaux, ébloui, un rouleau ou un parchemin. Le public s'intéressait surtout aux costumes. Le premier prix d'honneur (avec flot de rubans) alla, sans conteste au délégué de l'Université de Coïmbre. Lequel avait arboré, sur une toge du plus beau noir, un invraisemblable châle de cachemire dont les franges se terminaient par autant de pendeloques. Une sorte de haut-de-forme s'adornait aussi de rubans bleus et de perles brimbalantes. Ce qui faisait penser à un chapeau chinois. Comme s'il eût été Grand d'Espagne, ce digne juriconsulte, pour grimper sur l'estrade, s'était couvert. Ce fut un bel éclat de rire. Les Portugais sont toujours gais : l'homme au châle et aux rubans bleus, très à l'aise, dodelinait de la tête et des pendeloques.

La partie récréative promettait de l'éloquence, de la poésie, de la musique et un ballet. Ce fut Albert Lambert qui récita la fort belle ode composée par Pierre de Nolhac. Hélas! « l'auteur », retenu par la maladie, ne put savourer les applaudissements du parterre. Les scènes de *Psyché* fournirent à Corneille l'occasion d'éclipser Molière, et à Madeleine Renaud un prétexte à défailir le plus plastiquement du monde. La charmante sociétaire jouait le rôle de l'Amour. L'Amour porte un bandeau et des voiles assez diaphanes. Mgr Baudrillart, le nez dans son programme, songeait aux diatribes de Bossuet contre le théâtre. Quand arriva le moment du ballet, il gagna discrètement la sortie. Ce ballet (*Castor et Pollux*) était, au demeurant, plus empanaché que dévêtu. On se serait cru dans un roman de M^{lle} de Scudéry. Mais le « clou » de cette séance fut la réception de Thomas Corneille par Jean Racine. Les deux discours furent lus dans la perfection. Thomas, galamment, reportait sur son frère la « considération grande ». Les élèves du Conservatoire figuraient la docte Compagnie. Aux passages les mieux venus, ils se pâmaient avec des petites mines et un air de conviction qui fait honneur à leur professeur de mimique.

Garden-party.

L'Académie cultive aussi son jardin. Qui est un des plus beaux parcs d'Ile-de-France. Pour traiter princièrement leurs hôtes, les conservateurs de Chantilly n'avaient rien négligé.

Une fois franchis les fossés où des carpes grosses comme le bras s'entretiennent des malheurs de Brantôme sur le turf d'Ascot, les invités défilaient entre une double haie de spahis. Le colonel de Senlis avait fourni l'escadron d'apparat.

Dans les jardins, le thé était servi par petites tables. On se groupa au hasard des rencontres. Les photographes firent des « doublés », des « triplés » impressionnants. Pierre Benoit paraissait ravi. Et comme il avait troqué l'habit vert contre un complet veston, il avait — enfin ! — l'air du monsieur qui a semé l'*Atlantide* de pièges-à-loups.

Les lampions sont éteints

Le dîner d'adieu déroula ses pompes oratoires sous les lambris dorés du Quai d'Orsay. Il n'y avait pas moins de cinquante-deux orateurs inscrits. Presque autant qu'à la Chambre, pour une interpellation sur les menées fascistes.

M. Lebrun, qui présidait la table d'honneur, accordait la parole. Un Italien tressa la guirlande des superlatifs. Curtius était absent. Un de ses compatriotes lut, à sa place, un compliment fort bien tourné. A la dixième « santé » le général Gouraud donnait des signes d'impatience. De sa main valide il tapotait la vaisselle de Sèvres. Alors M. Lebrun se leva. Sans notes, le verbe clair, le geste précis, il prouva que les hommes politiques servent encore à quelque chose, du moment qu'ils savent parler au dessert.

L'Académie a trois cents ans. Elle se porte comme le Pont... des Arts.

Le réception du Maréchal

Elle coïncidait avec les cérémonies du tricentenaire. Ce fut une fête de l'esprit. Grâce en soient rendues à Abel Bonnard, le plus délicat des parrains académiques.

Le discours du Maréchal avait été « dans la note » : ferme et clair. Franchet d'Esperey louant Lyautey, c'était la Grande Muette obligée de rompre le silence. Elle ne s'y résout qu'à regret. Simplement, pour respecter les convenances.

Abel Bonnard fit, de l'aveu des connaisseurs, le plus beau discours de ces dix dernières années. On renonce à le commenter. Il faut le lire. Le lire à haute voix, pour mieux goûter le balancement de la phrase, pour saisir, au gré des silences et des demi-teintes, toutes les nuances d'une pensée la plus fine. Certaines formules resteront, comme celle qui oppose la poésie dans le commandement au commandement dans la poésie. Et que l'anecdote est heureusement choisie ! C'est Lyautey tout entier qui revit dans ces crayons prestes.

On sait que le proconsul du Maroc avait l'habitude — et le besoin — d'interpeller tel de ses auditeurs. Goût de l'offensive, sens de l'action. Abel Bonnard nous le montre, à table, cherchant de son regard d'aigle celui des convives qui va lui permettre ainsi d'« attaquer », de donner la réplique. Il l'a choisi. Menton volontaire, il fonce. Il bouscule cet interlocuteur vite désarçonné. Et, la « charge » passée, dédaigneux, la lèvre hautaine, fatigué de vaincre sans péril, mais non pas fatigué de se battre, il parcourt le cercle qu'il éblouit, « *querens quem devoret* ». Ainsi, conclut Abel Bonnard, le poète jette sur le papier une improvisation de génie. Puis il l'abandonne sur sa table de travail, quitte à noter, aux marges du livre qui traîne, sur des pensées nouvelles une musique immortelle.

Les roses

Elles ont, cette année, la gravité troublante des beautés lentement épanouies. Pour qui se penche sur elles, elles ont plus de prix, plus de réalité profonde que si elles avaient été appelées à de rapides, à de folles éclosions. Roses de juin : roses du sommet de l'année, où se respirent tous les parfums et toutes les joies de la maturité, roses sous le soleil alanguies et que les soirs d'orage rendent plus capiteuses encore !

Il y a une fête de la rose. Et c'est celle de la Fête-Dieu, avec sa procession fastueuse, ses couleurs chatoyantes, son désir de glorification. Sur les chemins fleuris et sur le pavé brûlant tombe la pluie des pétales. Les petites filles ont des robes blanches et des corbeilles dorées. Et le sacrifice des roses embaume l'air.

Pourquoi veut-on que les roses soient orgueilleuses, alors qu'elles ont simplement la réserve des cœurs peu pressés de livrer leur secret ? Voyez-les qui recouvrent la tonnelle où s'abritent les confidences ! Voyez-les qui se tressent en dôme pour donner au jardin la majesté, la luxuriance qui conviennent à l'été !

Et le mystère des roses qui refléussent enchante. Il y a la leçon du poète :

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses...

Pourquoi la pluie qui saccage, le puceron qui dévore, les épines qui blessent ? Pourquoi les jours gris et tant de mains sacrilèges ? Questions oiseuses, problèmes inutiles ! La sève et les étés sont éternels. Et si vous voulez savoir jusqu'où vont les effets et les causes, cueillez des roses.

Pudeur des commémorations

La gendelette franco-belge s'est réunie, dimanche, à Stavelot, puis à Malmédy. Il s'agissait de commémorer le séjour ardennais de Guillaume Apollinaire, le poète des *Calligrammes*, né de Kostrowitzky.

Les discours furent nombreux, fort galants et pudiques. On veut dire que les orateurs s'abstinrent, par scrupule, d'évoquer le souvenir du déménagement à la cloche de bois. Car Guillaume Apollinaire, en quittant Stavelot, par une nuit sans lune d'octobre 1899, laissait à M^{me} C..., la bonne hôtesse, une ardoise assez chargée.

— C'est la faute à sa maman ! disent les panégyristes. Le fait est que Guillaume (dit William) de Kostrowitzky n'était pas majeur à l'époque et que ce délit de grivèlerie lui était imposé par sa mère, une Slave froufrouante qui venait de faire, aux eaux de Spa, une cure passablement tapageuse.

Les Stavelotains sont indulgents. Sur la façade de la pension de famille où Guillaume Apollinaire vécut dix semaines en pique-assiette, une plaque de bronze sera le signe du pardon. C'est que les grand'mères (à cinquante-cinq ans, on peut être grand'mère) se souviennent encore avec attendrissement du « prince russe » qui, les soirs d'été, dans le parfum des résédas, tandis que l'ombre faisait plus violettes les ardoises de la petite ville, contait fleurette aux plus délurées, aux plus jolies, avec des mots bizarres, des rimes sauvageonnes et tout le prestige de l'aventure sans lendemains.

Une enquête originale

L'été ramène le collectionneur d'interviews, l'enquête en série. Voici une question qui a du moins le mérite de l'originalité : « *Quels compliments vous a-t-on faits dont vous seriez volontiers passé ?* »

L'occasion est belle pour les romanciers de se venger de la critique. Car la critique — il faut bien l'avouer — n'a garde de pécher par excès de conscience. Neuf fois sur dix elle adopte l'opinion reçue. Un livre signé d'un nom « classé » est un livre dont on ne prend pas la peine de couper les pages : on sait, d'avance, dans quel casier il convient de ranger un Tharaud ou un Duhamel. Que si un inconnu vous envoie son premier-né avec une dédicace incolore et que l'éditeur n'ait pas eu l'attention d'encarter le « Prière d'insérer », voilà le malheureux critique obligé de se faire une religion !

Les écrivains protestent contre le poncif dans les jugements dont ils sont l'objet. Ils entendent se renouveler, ces chers maîtres. Et volontiers ils mettraient l'accent sur ce qu'ils croient inédit dans leur production. D'autre part, l'uniformité dans la louange porte sur les nerfs du louangé. Leconte de Lisle entrainé en fureur chaque fois qu'il entendait, accolé à son nom, l'hémistiche fameux :

Midi, roi des étés...

« Je ne serai donc jamais que l'auteur de *Midi* ! » ronchonnait-il.

Qu'on y prenne garde cependant : il est rare qu'un écrivain se juge avec clairvoyance. Si bien que le résultat le plus clair de cette enquête de *Candide* sera de nous montrer à quel point les auteurs se gourent lorsqu'ils font reproche aux critiques de les avoir encensés mal à propos.

Sans compter qu'il y a quelque pharisaïsme dans cette foire-exhibition de la modestie sur demande.

Petite fleur romantique

Il n'est point d'auteur qui sache comme M. Pilon faire renaître, pour nous enchanter, les fleurs les plus gracieuses au parterre romantique. C'est le visage d'une petite comédienne de l'époque qu'il restitue aujourd'hui. Mais il faut s'entendre sur ce mot de « restitution » qui n'exclut ni la fraîcheur, ni la douce ingénuité.

L'ombre de la petite Nadège est, en effet, des plus attachante. M^{me} Fusil, une descendante de l'illustre Fleury et qui était une des actrices les plus illustres du temps, avait recueilli cette petite fille, abandonnée dans la neige, parmi les cadavres de l'arrière-garde, lors de la retraite de Moscou. L'histoire de cette « trouvaille » et les démarches que fit l'actrice pour assurer la subsistance de cette Moïsette sauvée des frimas est jolie comme un beau conte de compassion et de tendresse.

Or donc, M^{me} Fusil étant venue trouver le feld-maréchal Koutousof, ses yeux tombèrent, dans l'antichambre, sur un volume de poésies françaises de Clotilde, dame de Surville. Il était ouvert à la page où la muse s'apitoyait sur un bébé abandonné :

*Enfançon malheureux,
M'est assurance
Que Dieu m'envoie
Pour être ton pavois...*

Et Koutousof accepta d'être le parrain de la fillette qui s'appellerait Nadège, c'est-à-dire « Espérance ».

La mère adoptive entoura Nadège de mille soins tendres, la fit instruire et l'initia à bien chanter, à bien dire, à danser. Nadège devint une artiste de talent et connut les plus sûrs triomphes. Hélas ! elle devait mourir à vingt ans, d'une maladie de poitrine. Marceline Desbordes-Valmore lui dédia un poème mélancolique. Fleur des neiges, l'Orpheline de Wilna, comme on l'appela à la scène, avait apporté au théâtre ce charme slave qui put faire oublier les grâces impertinentes de M^{me} Favart.

Politique anglaise et monnaies

Ces toutes dernières semaines, deux activités distinctes, engageant l'avenir de l'Angleterre, ont été très vives : la première fut l'attaque officielle violente contre l'Italie ; la seconde fut l'offensive contre le franc français, ayant pour but de faire tomber celui-ci et de « l'aligner » au niveau de la Livre sterling.

Il est remarquable que la conduite de la première de ces campagnes ait été, jusqu'à présent, moins habile que celle de la seconde. Il semble bien que deux équipes distinctes aient opéré. L'attaque contre l'Italie fut non seulement mal menée, mais chaotique : pire que du travail d'amateur. L'offensive contre le franc, après l'échec du premier et violent assaut (qui coûta très cher aux banques et aux particuliers qui s'y livrèrent), est conduite fermement, avec une réelle habileté ; rien de plus intéressant que d'observer sa progression, malgré un travail de presse bien mal dirigé.

On peut dire que ces deux activités de notre politique nationale anglaise n'ont de commun que ce que vous trouvez toujours, à notre époque, dans toute politique anglaise — qu'elle soit sage ou qu'elle soit folle — c'est-à-dire l'unité dans l'action nationale : le grand atout de l'Angleterre.

L'attaque contre l'Italie fut retardée et vint, en conséquence, en temps inopportun. Quand le gouvernement italien manifesta d'abord son intention d'agir en Afrique, la Grande-Bretagne ne présenta aucune objection officielle. Tout le monde connaissait les intérêts anglais menacés (ou tout au moins « en jeu ») par l'absorption éventuelle de l'Abyssinie dans la sphère italienne, mais il avait sans doute été décidé que ces intérêts étaient d'importance moindre que le concours italien contre ce que l'on considérait, il y a peu de jours encore, comme une nouvelle menace allemande. Le gouvernement anglais n'avait pas adopté une ligne définie à Stresa, car il vit encore dans l'illusion, héritée d'un passé glorieux mais très différent, que l'Angleterre doit toujours se servir des divisions entre puissances continentales et jouer l'une puissance contre l'autre. Toutefois, si aucune ligne définie n'avait été adoptée, la tendance était toute en faveur de la politique italienne. Contre la menace allemande, l'Italie amenait ses forces et elle fit tout ce qui était possible pour réaliser une entente ferme en vue de conjurer le danger nouveau. Les Français la soutinrent dans cette politique ; les autorités anglaises n'allèrent pas jusque là, mais elles firent comprendre qu'elles se rangeaient du côté de l'Italie.

Survint alors — personne ne sait pourquoi — un retournement rapide et certainement embarrassant. La presse officielle anglaise fut soudainement encombrée de lettres et d'articles en faveur du gouvernement hitlérien. Simultanément éclata une série d'attaques violentes contre l'Italie avec comme point culminant la question posée à la Chambre des Communes s'il ne serait pas « défendu » (par l'Angleterre !) à l'Italie d'employer le canal de Suez. Rien ne pourrait mieux illustrer à quelles extrémités fantastiques on laissa aller cette campagne, qu'une absurdité de ce calibre.

Il est difficile de comprendre ce que nos autorités avaient en vue avec un pareil ton. Toute l'Europe sait que notre presse anglaise et notre vie publique anglaise sont officielles, qu'elles se meuvent ensemble, en bloc, que la consigne se passe au sujet de ce qui doit et ne doit pas être dit et écrit publiquement dans

telles occasions données. En l'occurrence, il était manifeste pour toute l'Europe que l'Angleterre combattait officiellement et violemment les plans italiens en Afrique du Nord.

Mais qu'avions-nous en mains pour combattre ces plans? De simples mots n'affectent pas la réalité. Elever notre politique anglaise au rang d'« opinion mondiale » n'était pas de nature à faire impression à l'étranger. Moins encore un argument moral dénonçant la méchanceté de toute Puissance étendant son influence en Afrique pouvait-il faire impression venant de cette Grande-Bretagne qui, plus que toute autre puissance, a « occupé » des terres africaines et a, récemment encore, avalé les anciennes colonies allemandes.

Attaquer quand vous ne pouvez soutenir votre attaque; menacer quand vous ne pouvez imposer par la force, est toujours et nécessairement la pire des gaffes en politique.

* * *

Contre le franc il en fut autrement. Ici aussi la campagne de presse fut suffisamment futile, mais le but est clair et les chances de réussite sont grandes. La perte d'une première bataille — la défaite du récent et violent assaut contre le franc français — ne détermine pas l'issue finale d'une guerre. Il faudra plus d'un coup semblable pour détruire ou même pour affaiblir l'actuelle vigoureuse offensive contre la monnaie française.

Le but — nous l'avons dit déjà — est de ramener toutes les monnaies du monde dans le domaine du sterling. Quand, il y a plus de trois ans et demi, la Banque d'Angleterre, malgré des efforts désespérés pour s'en tirer, fut obligée de lâcher la Livre, tout le monde pensait que les prix monteraient dans la proportion même où la Livre avait perdu en or. L'inattendu arriva : la baisse de 40 % des salaires-or, dans une société hautement industrialisée, entraîna les prix avec elle. La menace que cette baisse des salaires-or présentait pour l'exportation américaine en concurrence avec la nôtre obligea le dollar à suivre le sterling. Les pays qui dépendaient grandement de leurs exportations vers la Grande-Bretagne (pays scandinaves, l'Argentine et même, finalement, l'Amérique du Sud) furent également obligés de suivre, pendant que l'Égypte et les Indes faisaient évidemment de même. Dans certains Dominions la monnaie fut même dévaluée plus bas que notre Livre sterling ne le fut.

Les pays qui avaient conservé intacte leur monnaie — même là où l'or était soumis à des restrictions d'exportation — furent naturellement de plus en plus embarrassés dans leur commerce international. Leur économie intérieure ne fut pas affectée et là où il y avait une agriculture importante et suffisamment protégée par des droits de douane, le mal ne fut pas grand. Mais les industries de ces pays du « bloc-or » étaient évidemment gravement atteintes. Elles ne pouvaient baisser les salaires-or sans que les salariés ne s'en aperçussent.

Entre-temps — nous l'avons dit déjà la semaine dernière — la persistance d'une importante monnaie or saine, où que ce soit, est pour la Livre une menace incessante.

En ce moment, le sterling n'a aucune valeur réelle. Impossible de l'exprimer en quelque chose de réel, comme du temps où il signifiait un certain poids d'or. Son soutien dépend d'un facteur métaphysique : la confiance ; la conviction que ceux qui contrôlent l'impression d'un papier-monnaie ne dépasseront pas la mesure. Quand cette conviction faiblit, la catastrophe est proche.

Il n'y a pas trois mois, il y eut un moment dangereux à passer quand la situation fut seulement sauvée par la destruction d'un arc-boutant important du bloc-or, le Belga. La sécurité future du sterling demande que le sort du Belga devienne celui des monnaies hollandaise, suisse et française,

afin que, dorénavant, plus personne ne les prenne pour des monnaies « sûres ». Cela fait, que ce soit dénommé d'abord « dévaluation » ou taxé franchement de détachement de toute parité fixe en or, le glissement universel vers le niveau de la Livre aura commencé. A la fin du processus, le sterling sera « sûr » et imposera sa mesure au monde entier. Alors, ce que les dirigeants de la Livre sterling décideront de faire avec cette Livre ne la mettra pas en péril, car toute hausse ou toute baisse de la monnaie anglaise se traduira simultanément et automatiquement dans toutes les autres monnaies. La Grande-Bretagne se trouvera restaurée dans la position financière dominante qu'elle tint entre Waterloo et la Grande Guerre, quand la Banque d'Angleterre faisait la loi financière au monde entier.

Le but vaut d'être poursuivi et tout sera mis en œuvre pour l'atteindre, mais le risque est d'importance. Si cette politique échoue, la position de la Grande-Bretagne ne cessera plus d'empirer. La connaissance de ce danger ajoute à l'intérêt de la lutte et renforce la détermination de dévaluer les monnaies-or au niveau du sterling anglais.

Les avantages de la lutte sont en faveur d'une victoire du sterling, en tout cas pendant les efforts des prochains mois peut-être des deux prochaines années. Car tout dépend du sort du franc français, et le gouvernement français est « pris » dans des dépenses pouvant difficilement être réduites et dans un système fiscal pouvant tout aussi difficilement produire davantage. De là un budget qui paraît inéquilibrable. Que si on comble le déficit par quelque mesure de confiscation, ou (ce qui n'ira pas sans violence...) par une réduction notable des subsides gouvernementaux de toute espèce, ou par une reprise du commerce produisant plus d'impôts, le franc sera sauvé. Mais tous ces « si » sont formidables ! Et si aucune des trois possibilités ne se réalise, il est mathématiquement certain que le franc français tombera.

HILAIRE BELLOC.

M^{me} de Chantal, fondatrice des Visitandines⁽¹⁾

Vers le mois d'août de l'année 1603, François de Sales reçut du maire et des échevins de Dijon une invitation à prêcher en cette ville. Il accepta pour le carême de 1604. Par la même occasion il entrerait en rapports directs avec le Parlement de Bourgogne dont dépendait le pays de Gex. Afin d'avoir le loisir de préparer sa prédication, le prélat s'en fut à Thorens. Or, un jour qu'il priaît dans la chapelle du château de Sales, il fut comme ravi en extase et, au même moment, il lui fut révélé qu'il serait un jour fondateur d'un Ordre religieux. François vit alors une femme en costume de veuve, au visage sérieux et modeste, accompagnée de deux autres, vêtues à peu près comme elle et il lui fut dit intérieurement que ces trois personnes seraient les premières fondatrices de son institut.

A la même époque il y avait à Bourbilly, en Bourgogne, non

(1) Cette biographie figurera dans le volume consacré aux *Visitandines*, qui paraîtra chez Grasset, à Paris, dans la collection : Les Grands Ordres religieux.

Il y a actuellement 182 monastères de la Visitation dans le monde, répartis comme suit : France : 67 ; Italie : 32 ; Espagne : 23 ; Belgique, Hollande : 7 ; Suisse : 2 ; Pologne : 4 ; Europe centrale : 11 ; Angleterre : 2 ; Syrie : 2 ; Etats-Unis : 20 ; Amérique (sud et centre) : 12.

loin de Semur-en-Auxois, une jeune veuve que la mort tragique d'un époux bien-aimé avait plongée dans la plus profonde douleur. Dieu, qui voulait par ce deuil cruel l'élever à la plus haute perfection, lui mit au cœur un désir intense de ne plus servir que Lui seul et de trouver un conducteur qui lui en enseignât les moyens. Dans sa détresse, elle allait parfois se promener seule à travers la campagne, et, « comme transportée », disait à haute voix : « Mon Dieu, je vous conjure, par la vérité et la fidélité de vos promesses, de me donner un homme pour me guider spirituellement qui soit vraiment saint et votre serviteur, qui m'enseigne votre volonté... et je vous promets et jure en votre face que je ferai tout ce qu'il me dira de votre part. »

Toujours préoccupée de cette pensée, elle longeait un jour à cheval une grande et belle prairie lorsqu'elle vit soudain, au bas d'une petite colline, un homme de grande taille, coiffé d'une mitre, vêtu d'une soutane noire et d'un rochet. En même temps elle entendit une voix intérieure qui lui dit : « Voilà l'homme bien-aimé de Dieu et des hommes entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience. » Et la vision disparut.

Quelque temps après, Dieu lui montra « une troupe innombrable de filles et de veuves » qui venait à elle et il lui fut dit : « Mon vrai serviteur et vous aurez cette génération; ce me sera une troupe élue, mais je veux qu'elle soit sainte... »

Cette jeune veuve avait vingt-huit ans et s'appelait Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal. Elle était née à Dijon le 23 janvier 1572, d'une famille de magistrats. De père en fils, les Frémyot étaient membres du Parlement de Bourgogne, dont ils occupaient les premières charges. Quant à la maison de Berbisey, d'où la branche maternelle était issue, elle comptait des alliances dans les meilleures familles du duché où ses membres tenaient les premiers emplois de la robe et de l'épée. L'hérésie était en horreur à ces fidèles catholiques et leur fidélité au roi impliable. Bénigne Frémyot l'avait bien prouvé aux Ligueurs. Ceux-ci avaient voulu l'amener à leur cause; mais tandis qu'ils luttaient contre le roi légitime Henri III, le président Frémyot leva des gens de guerre à ses propres frais pour maintenir dans les campagnes le parti du souverain. Quelques années plus tard Henri IV saura reconnaître le mérite d'une telle fidélité par l'octroi de larges bénéfices, ce qui n'empêchera point le Président de lui dire : « Sire, je vous confesse que si Votre Majesté n'avait crié de bon cœur : « Vive l'Eglise romaine ! » je n'aurais jamais crié : « Vive le roi Henri IV ! »

Bénigne Frémyot avait eu de Marguerite de Berbisey trois enfants : Marguerite, plus tard baronne d'Effran; André, futur archevêque de Bourges, et Jeanne, qui sera baronne de Chantal. Celle-ci n'a que dix-huit mois quand sa mère meurt, mais le Président est capable de suppléer la mère absente dans l'éducation de ses enfants. Jeanne est élevée avec grand soin et selon sa condition qui est fort riche. Elle apprend « avec une grande souplesse et vivacité d'esprit » tout ce qu'on lui enseigne; elle s'applique à « lire, danser, sonner des instruments, faire des ouvrages », si bien que, nous dit son charmant historien, la mère de Chaugy, « cette belle fleur croissante », quoique d'une « modestie très majestueuse », se trouve bientôt très recherchée en mariage. Il lui faut même toute la force de sa vertu pour résister, chez la baronne d'Effran, sa sœur, aux artifices d'une « mauvaise sirène » qui prétend « user d'enchantement, pour lui faire épouser un des premiers seigneurs du Poitou; toute sa clairvoyance aussi, pour dépister la feinte d'un jeune huguenot, lequel, désireux de conquérir cette riche héritière, se faisait passer pour fervent catholique. Mais Jeanne eut plutôt souffert « mille morts l'une après l'autre » que d'être liée par le mariage à un « ennemi de l'Eglise », elle qui versait des larmes en voyant tant de monastères et de chapelles « ruinés, profanés et brûlés

par les huguenots », au point qu'elle n'osait ensuite « ôter son masque » de peur qu'on ne vît qu'elle avait pleuré.

Lasse de ces importunités, Jeanne Frémyot revient avec grande joie chez son père. Elle y vit non point en recluse, mais dans toutes sortes « d'honnêtes libertés et divertissements ». « D'une taille au-dessus de la médiocre », les yeux noirs et vifs, la chevelure abondante, le teint superbe, les lèvres vermeilles, le sourire charmant, la fille du président Frémyot a grand air. « Vive et gaie », elle a « le jugement solide », « l'esprit clair, prompt et net », la répartie franche. Dans son entourage on la surnomme « la dame parfaite ».

Comme bien l'on pense, autour de ce beau parti les soupirants ne manquaient pas. Ce fut Christophe de Rabutin, baron de Chantal, qui l'emporta. Il avait vingt-sept ans. Quand il n'était ni à la cour ni aux armées, il habitait le château de Bourbilly, entre Semur et Epoisses, dans un vallon fertile bordé de coteaux couverts de bois et de vignobles. Son père, Guy de Rabutin, veuf depuis plusieurs années, loin de suppléer à Bourbilly son fils trop souvent absent, faisait ménage à part en sa propriété de Monthelon, dominé par une servante-maîtresse à laquelle il laissait l'administration de sa maison. Père et fils brûlaient ainsi « la chandelle par les deux bouts ».

« Jusqu'à son mariage, rapporte Bussy, Chantal avait été fort galant, mais trouvant en sa femme de grands agréments de cœur et d'esprit, il s'y attacha fort et l'aima avec des tendresses extraordinaires. » Jeanne Frémyot, de son côté, aima son mari d'amour et, avec elle, le bonheur entra dans Bourbilly.

* * *

Suivons, dans ce ménage de garçon, cette jeune baronne de vingt ans n'ayant « jamais su ce que c'était que soucis » et à laquelle « il tâchait extrêmement de sacrifier sa liberté innocente aux tracasseries embarrassantes du soin d'un ménage », puis transformée par le sens des responsabilités et devenant « une couronne à son mari » dont elle entreprend de régler la maison.

« Se voyant aux champs », elle écarte toute « parade d'or et de soie ». Hors des fêtes, où elle se sert de ses habits « de fille et de ceux de ses noces », elle ne porte « que du camelot et de l'étamine », mais avec tant de grâce et de bienséance qu'elle paraît « cent fois plus que plusieurs autres qui ruinent leurs maisons pour porter des affiquets »; il est vrai que sa distinction naturelle la dispense « de mendier son lustre des curiosités du vêtement ».

Debout de grand matin, ayant déjà mis ordre au ménage et envoyé ses gens au labour quand son mari se lève, elle entend messe chaque jour en la chapelle du château, et, le dimanche, à la paroisse, bien qu'elle en soit éloignée « de demi-lieue », pour donner l'exemple et « parce qu'elle a une particulière satisfaction d'adorer Dieu avec tout le peuple ». « A partir de là, dit naïvement la sœur de Chaugy, elle ne paraissait pas des plus dévotes et nous a quelquefois dit, en se plaignant de son indévotion, qu'elle ne pensait qu'à observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, à contenter son mari, et aux affaires de sa maison. » Le chemin était sûr et la conduisait vers la sainteté.

N'est-elle pas déjà toute sainte cette « pieuse nourrice des pauvres » et des « faméliques » dont Dieu multiplie la provision de blé pour lui permettre, en temps de disette, de rassasier la longue théorie des malheureux qui viennent chaque jour mendier aux portes du château?

« Extrêmement bénigne pour ceux desquels les fautes n'étaient pas malicieuses », elle a « des adresses toutes particulières pour adoucir l'esprit de son mari » et la sévérité de ses châtements.

Elle n'est « point crieuse ni maussade parmi ses domestiques » desquels « elle n'a presque point changé ».

Bourbilly n'est pas une retraite; c'est « un château de toutes sortes d'honnêtes passe-temps, de jeux, de chasse, de promenades ». Pour y faire honneur à son mari, la jeune baronne prend soin « de s'habiller, coiffer et agencer ». Mais quand M. de Chantal est absent, il ne se parle plus chez lui ni de jeux, ni de chasse, ni de « compagnies superflues », non plus que de coquetterie. « Ne me parlez pas de cela, répond la jeune femme à ceux qui s'en étonnent, les yeux à qui je dois plaire sont à cent lieues d'ici... » Et si quelque impertinent s'avise de lui faire la cour, elle sait être, pour l'éconduire, « sagement et saintement incivile ».

Dès que ce cher mari s'absente, son cœur et toutes ses affections se tournent vers Notre-Seigneur et, en ce temps-là, elle paraît « fort dévote »; mais dès qu'il est de retour, « la parfaite complaisance » qu'elle a pour son époux lui fait oublier ses dévotions, et, « tout le train et les compagnies » revenant, elle se retrouve « comme auparavant ».

Retenu fréquemment aux armées, le baron de Chantal s'y couvrait de gloire et parfois de blessures ainsi qu'il arriva, sous les yeux mêmes du roi, en ce combat de Fontaine-Française qui valut la paix à la France. Après cette bataille, M^{me} de Chantal n'eut plus à trembler pour la vie de son époux qui, plus longuement qu'en leurs premières années de mariage, put jouir, à Bourbilly, de sa femme et de ses enfants : de Celse Bénigne, d'abord, né après deux petits anges, lesquels, portés dans l'appréhension des combats, n'avaient point vécu; de Marie-Aimée, de Françoise et enfin de Charlotte qu'il ne connaîtra qu'au berceau.

Car soudain, c'est la catastrophe : la balle perdue qui, au cours d'une chasse, blesse à mort le baron de Chantal. C'est l'admirable résignation du mourant et le désespoir de l'épouse qui ne peut « faire venir son cœur à prononcer le *oui* » de l'acquiescement. « Seigneur, s'en va-t-elle criant, prenez tout ce que j'ai au monde, parents, biens et enfants, mais laissez-moi ce cher époux que vous m'avez donné. » « Elle offrait à Dieu l'accessoire et gardait le principal, mais, dit la mère de Chaugy, la céleste Providence avait conclu de faire autrement le partage. »

A vingt-huit ans, M^{me} de Chantal demeurait veuve avec quatre petits enfants. Sa douleur fut atroce. Elle pleura son époux avec « des déluges de larmes ». Souvent, elle s'en allait seule dans un petit bois proche de sa maison pour sangloter à son aise et dégonfler son cœur. Dieu cependant, par « une lumière quasi-imperceptible en la suprême pointe de l'esprit », lui fait bientôt comprendre qu'Il ne l'a « blessée que pour la guérir ». Elle ressent de grands désirs d'être tout à Lui et, le lien qui la retenait se trouvant rompu, elle fait vœu de chasteté perpétuelle.

« Néanmoins, a-t-elle confié aux premières visitandines, tout cela ne me portait, à ce commencement, qu'à vivre chrétiennement dans ma viduité, élevant vertueusement mes enfants; mais, quelques mois après, outre l'affliction très grande que je souffrais..., il plut à Dieu de permettre que mon esprit fût agité de tant de diverses et violentes tentations que, si sa bonté n'eût eu pitié de moi, je fusse sans doute *périe* dans la fureur de cette tempête qui ne me donnait quasi aucun relâche et me dessécha de telle sorte que je n'étais presque plus connaissable. Parmi ces travaux, Notre-Seigneur augmenta en moi le désir de le servir; les attraites que je recevais de Dieu étaient si grands que j'eusse voulu quitter tout et m'en aller dans un désert pour le faire plus entièrement... et je crois que si le lien de mes quatre petits enfants ne m'eût retenue par obligation de conscience, je me fusse enfuie, inconnue, dans la Terre sainte, pour y finir mes jours. »

C'est au milieu de cette dérélition intérieure que Dieu fait

naître en l'âme de M^{me} de Chantal le désir ardent d'avoir un conducteur qui lui révèle ce que le Seigneur veut d'elle. « Hélas! a-t-elle écrit plus tard, je demandais ce que je ne savais pas car, encore que j'eusse été élevée par des personnes vertueuses..., je n'avais ouï parler de directeur, de maître spirituel, ni rien qui approchât de cela. »

A la fin de cette première année de deuil, M^{me} de Chantal se rend à Dijon chez le président Frémyot. Toujours inquiète de rencontrer le guide que son cœur appelait de tous ses vœux, elle se laissa conduire par quelques bonnes âmes vers un religieux dont celles-ci disaient merveille. Lui ayant ouvert son âme, elle fut tout étonnée qu'il l'engageât à le prendre pour directeur. M^{me} de Chantal voyait clairement que ce n'était pas celui qui lui avait été montré dans sa vision, mais, pressée par la nécessité d'un secours et venant à penser que peut-être elle avait été le jouet d'une illusion, elle se « laissa lier par ce berger », raconte la mère de Chaugy, « lequel, étant bien aise d'avoir cette sainte brebis entre ses mains, l'attacha à sa direction par quatre vœux : le premier, qu'elle lui obéirait; le second, qu'elle ne le changerait jamais; le troisième, de lui garder la fidélité du secret en ce qu'il lui dirait; le quatrième, de ne conférer de son intérieur qu'avec lui ».

Ce singulier directeur la chargea de « quantité de prières, méditations, spéculations, extrêmement laborieuses »; lui ordonna des veilles en prières, des jeûnes, des disciplines qu'elle observait scrupuleusement mais au milieu desquelles elle ne trouvait point la paix parce que Dieu la destinait à une autre voie.

De retour à Bourbilly, M^{me} de Chantal reçoit de son beau-père le commandement d'aller demeurer chez lui avec ses quatre enfants, sinon il se remarierait et les déshériterait. La baronne, « joignant son cœur à cette croix », s'en alla donc à Monthelon pour y faire un purgatoire de sept ans et demi. Elle qui était si parfaitement douée pour la direction des affaires, dut consentir à voir la maison de Guy de Rabutin aux mains gaspilleuses d'une servante dont il avait cinq enfants. L'humble belle-fille n'avait mot à dire. C'était au point qu'elle n'eût osé « faire donner un verre de vin à un messenger sans l'ordre de cette odieuse femme ». Cependant, elle n'opposait que douceur aux aigreurs de cette mégère et prenait soin de ses enfants comme des siens propres, réservant pour les pauvres l'activité qu'une étrange situation lui défendait d'employer pour le profit de son beau-père.

* * *

C'est sur ces entrefaites que le président Frémyot, un peu avant le carême de 1604, invita sa fille à venir à Dijon pour ouïr les prédications de Monsieur de Genève. La baronne y arriva le premier vendredi de carême et, dès le soir, se rendit au sermon.

Il faudrait pouvoir citer ici en entier les chapitres où, avec une délicatesse incomparable et un sens exquis des beautés de l'union qui allait se nouer entre ces deux âmes, la mère de Chaugy nous a retracé l'ascension mystique de Jeanne-Françoise de Chantal.

Nous y lirions la première entrevue des deux saints dans l'église de Dijon : « Lui, bien qu'attentif à son discours », remarquant, avec « un doux souvenir de sa vision au château de Sales », « cette jeune dame claire-brune » placée « à l'opposite » de la chaire; elle, de son côté, reconnaissant « au premier regard » celui-là même que Dieu lui avait montré pour directeur; puis, les rencontres chez le président Frémyot : elle, « mourant d'envie » d'ouvrir son âme à cet « ange du Seigneur », mais retenue par les scrupules d'une conscience stupidement liée par un directeur jaloux; s'y décidant enfin, sous la presse d'une tentation tandis que Mgr de Bourges, son frère, « gardait la porte de la salle afin

que personne n'entrât »; lui, prudent, circonspect, lançant de temps à autre des coups de sonde dans cette âme pour mesurer sa générosité.

« Une fois, rapporte la mère de Chaugy, le saint prélat lui demanda si elle avait dessein de se remarier; elle lui dit que non. « Eh bien, lui répliqua-t-il, il faudrait mettre à bas l'enseigne. » Elle entendit bien ce qu'il voulait dire; c'est qu'elle portait encore certaines parures et gentillesses permises aux dames de qualité après leur second deuil; dès le lendemain, elle ôta tout cela; souplesse qui plut extrêmement à notre bienheureux Père, lequel, en dînant, remarqua encore des petites dentelles de soie à son attifet de crêpe; il lui dit : « Madame, si ces dentelles n'étaient pas là, laisseriez-vous d'être propre? » Ce fut assez dit; le soir même, en se déshabillant, elle les décousit elle-même. Une autre fois, voyant des glands au cordon de son collet, il lui dit, toujours dans sa sainte suavité : « Madame, votre collet lairrait-il d'être bien attaché si cette invention n'était pas au bout du cordon? » Au même temps, elle prit des ciseaux et coupa ces glands.

Puis enfin, c'est la première confession après que le Bienheureux eut fait à la baronne « un peu de résistance... pour l'éprouver, lui disant que les femmes avaient souvent des curiosités inutiles », mais au cours de laquelle il reçoit de « si grands sentiments et lumières » de la part de Dieu pour la conduite de sa pénitente et sent « loger cette âme si intimement dans la sienne » qu'il entre lui-même « en profonde considération ».

Puis ce sont les adieux « au partir » de Dijon et les paroles graves, dites « d'une façon profondément attentive à Dieu » : « Madame, Dieu me force de vous parler en confiance; sa bonté m'a fait cette grâce, que, dès que j'ai le visage tourné du côté de l'autel pour célébrer la sainte messe, je n'ai plus de pensées de distraction; mais, depuis quelque temps, vous me venez toujours autour de l'esprit, non pas pour me distraire, ainsi pour me plus attacher à Dieu; je ne sais ce qu'il me veut faire entendre par là. »

Et, « à la première dînée » au sortir de Dijon, le « petit billet » suivant : « Dieu, ce me semble, m'a donné à vous, je m'en assure toutes les heures plus fort; c'est tout ce que puis vous dire. Recommandez-moi à votre bon Ange. »

Pendant ce temps, la baronne reprise de ses scrupules est dans « une nouvelle tempête et affliction d'esprit par le combat qui se fait en son âme entre un puissant désir de se ranger totalement sous la conduite du saint évêque et une puissante crainte de quitter son premier conducteur ».

Prudemment, sans rien brusquer, le saint la rassure par cette lettre exquise : « Ne vous mettez point en peine en quel rang vous me pouvez tenir pourvu que vous sachiez quelle est mon âme en votre endroit et que je sache quelle est la vôtre au mien; je sais que vous avez une entière et parfaite confiance en mon affection, sachez aussi que j'ai une vive et extraordinaire volonté de servir votre esprit de toute l'étendue de mes forces... Obéissez à votre premier directeur, filialement et librement, et servez-vous de moi charitablement, et franchement. »

Enfin, c'est le mot libérateur de P. du Villars : « Je ne vous dis pas seulement... que vous vous rangiez totalement sous la conduite de Mgr de Genève, mais je vous dis de la part de Dieu que, si vous ne le faites, vous résistez au Saint-Esprit. »

Rassurée, apaisée par ces affirmations, Jeanne de Chantal se tourne alors définitivement vers celui qu'elle veut désormais nommer son Père; mais l'évêque répond « qu'absolument il fallait qu'ils se vissent avant de résoudre s'il prendrait sa conduite ».

Alors, c'est la mémorable entrevue de Saint-Claude « : Le jour de Saint-Barthélémy, 1604, rapporte la mère de Chaugy, il arriva à Saint-Claude une noble compagnie, tant de Savoie que de Dijon; quasi après le premier salut, notre bienheureux

Père laisse M^{me} de Boisy, sa mère, avec M^{me} la première présidente Brûlart, et, quant à lui, il prit sa chère fille spirituelle et lui fit raconter tout ce qui s'était passé en elle, ce qu'elle fit avec une si grande clarté, simplicité et candeur qu'elle n'oublia rien. Le saint prélat l'écouta attentivement sans lui répondre un seul mot là-dessus, et se séparèrent ainsi.

« Le lendemain, assez matin, il l'alla trouver; il paraissait tout las et abattu : « Asseyons-nous, lui dit-il, je suis tout las et n'a point dormi; j'ai travaillé toute la nuit à votre affaire. Il est fort vrai que c'est la volonté de Dieu que je me charge de votre conduite spirituelle et que vous suiviez mes avis. » Après cela, ce saint homme demeura un peu en silence, puis dit, jetant les yeux au ciel : « Madame, vous le dirai-je? Il faut le dire puisque c'est la volonté de Dieu : tous ces quatre vœux précédents ne valent rien qu'à détruire la paix d'une conscience; ne vous étonnez pas si j'ai tant tardé à vous donner une résolution, je voulais bien connaître la volonté de Dieu et qu'il n'y eût rien de fait en cette affaire que ce que sa main ferait. » « J'écouterai, dit notre bienheureuse Mère, le saint prélat comme si une voix du ciel m'eût parlé; il semblait être dans un ravissement tant il était recueilli et allait quérir ses paroles l'une après l'autre, comme ayant peine à parler. »

A la suite de cette entrevue, le saint remit à la baronne de Chantal un billet écrit de sa main par lequel il acceptait « au nom de Dieu » la charge de sa conduite spirituelle, et, de son côté, elle fit vœu de lui obéir.

* * *

Ce guide prudent et sage commence par mettre la paix dans l'âme inquiète de sa dirigée : paix quant aux vœux faits à l'ancien directeur : « Arrêtez là, je vous supplie, et ne disputez point avec l'ennemi sur ce sujet; dites-lui hardiment que c'est Dieu qui l'a voulu et qui l'a fait. » Paix aussi dans l'épreuve des tentations : « Vous me demandez des remèdes contre les tentations de la foi qui vous travaillent? Ne disputez point, faites comme les enfants d'Israël qui ne s'essayaient nullement de rompre les os de l'agneau pascal, mais les jetaient au feu. »

Fidèle à ces conseils, au plus fort de la bourrasque, M^{me} de Chantal, sans s'arrêter aux suggestions du démon, « tandis que son adversaire s'amusait à vouloir escalader l'intellect, sortait par la porte de la volonté...; puis elle se jetait aux pieds de Notre-Seigneur sans pouvoir dire une seule parole, mais bien assurée que sa bonté entendait, seulement par son humble contenance, qu'elle réclamait son divin secours. « Mon Père, que ce calice passe... Mon âme est triste jusqu'à la mort! » Mais, rapporte-t-elle, sitôt que je l'avais dit, je sentais une avidité ardente de le boire jusqu'à la dernière goutte et retournais dire à Notre-Seigneur : « Mon Dieu, faites-moi cette miséricorde que ce calice ne passe point que je ne l'aie bu. »

Son directeur l'entraînait à garder, parmi ces épreuves, la sérénité d'une parfaite conformité à la volonté de Dieu : « Que nous doit-il chaloir si c'est par le désert ou par les champs que nous allons pourvu que Dieu soit avec nous et que nous allions en paradis?... Après que vous aurez prié le Père qu'il vous console, s'il ne lui plaît pas de le faire, n'y pensez plus et raidissez votre courage à faire l'œuvre de votre salut sur la croix comme si jamais vous n'en deviez descendre... »

Ainsi qu'il arrive souvent dans les premiers temps d'une vie plus fervente, la fille spirituelle de Monsieur de Genève, qui aspire d'emblée à la perfection de l'amour, risque, par l'impétuosité de ses élans, de briser ses forces. Et François de Sales de lui écrire : « Vous me faites ressouvenir du saint homme Moïse

qui vit et n'entra jamais dans la Terre promise. Or sus, s'il fallait mourir sans boire l'eau de la Samaritaine, qu'en serait-ce pour cela, pourvu que votre âme fût reçue à boire de l'éternelle source de vie? »

En tout : paix, douceur, patience, telle est la règle; et voici celle de l'obéissance : « Il faut tout faire par amour et rien par force; il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance. Je vous laisse la liberté d'esprit, écrit à M^{me} de Chantal son directeur, et veux que s'il vous advient quelque occasion juste et charitable de laisser vos exercices, ce vous soit une espèce d'obéissance et que ce manquement soit suppléé par l'amour. »

C'est au milieu de ces travaux spirituels que se place, en l'année 1605, aux fêtes de la Pentecôte, le premier voyage de la baronne en Savoie. Le saint, qui prévoyait de grands fruits spirituels de leur entrevue, lui recommanda de la préparer avec soin en considérant et fouillant tous les replis de son âme, mais toujours dans une grande paix et seul désir de connaître la volonté de Dieu. « Surtout, lui écrit-il, gardez de vous inquiéter en cette préparation; faites-la doucement et en liberté d'esprit. »

La baronne fut reçue au château de Sales par M^{me} de Boisy; arrivée le 21 mai, elle y demeura dix jours. « Notre très digne mère, rapporte délicieusement la sœur de Chaugy, refit une confession générale et fit une reddition de comptes très exacte de toute sa vie avec tant de lumière et d'extraordinaire sentiment de Dieu que le saint prélat en était tout ravi de joie; et une fois, dans un de leurs entretiens, ce bienheureux voyant, des yeux de l'esprit, que cette belle âme était non seulement lavée d'hysope et rendue plus blanche que neige, mais que le fleuve impétueusement doux de la grâce d'En-Haut réjouissait cette cité de Dieu, il lui dit : « O ma fille, ma fille, il tombe bien de l'eau », entendant parler de celle de la grâce. Notre bienheureuse mère, qui était saintement enivrée au cellier à vin de l'Époux céleste, ne prenant pas garde que le temps était clair et serein crut qu'il était pluvieux et répondit : « Laissons pleuvoir, mon Père, laissons pleuvoir. » Le bienheureux se mit à sourire sans qu'elle y prît garde, poursuivant son discours avec une ardeur admirable; et, pour toute conclusion, elle renouvela ses vœux et notre bienheureux Père et elle firent ce petit colloque que nous avons appris de sa propre bouche : « C'est donc tout de bon, dit-il, que vous voulez servir à Jésus-Christ? — Tout de bon, dit-elle. — Donc, vous vous dédiez toute au pur amour? — Toute, répliqua-t-elle, afin qu'il me consume et qu'il me transforme en soi. — Est-ce sans réserve que vous vous y consacrez? — Oui, sans réserve je m'y consacre. — Méprisez-vous donc, lui dit le saint prélat, tout le monde comme fiente et ordure pour avoir Jésus-Christ et sa bonne grâce? — Je le méprise, dit-elle, de toute mon âme, et il m'est en horreur. — Pour conclusion, ma fille, vous ne voulez donc que Dieu? — [Oui] répliqua-t-elle, je ne veux que Lui pour le temps et pour l'éternité. »

Ce bienheureux lui déclara une autre fois : « Il y a quelques années que Dieu m'a communiqué quelque chose pour une manière de vie, mais je ne veux vous le dire ». Elle demeura soumise et ne demanda jamais ce que cela signifiait. Seulement un jour, parlant à ce saint prélat des véhéments desirs qu'elle avait de servir Dieu sans obstacles, elle lui dit : « O mon Dieu! mon Père, hé! ne m'arrachez-vous point au monde et à moi-même? » Il lui fit une réponse tardive, grave et sérieuse : « Oui, dit-il, un jour vous quitterez toutes choses, vous viendrez à moi et je vous mettrai dans un complet dépouillement et nudité de tout pour Dieu. »

Au retour de ce voyage, la baronne est transformée. On voit « reluire en elle une sainte liberté d'esprit », ses dévotions ne sont plus ennuyeuses à personne tant le bienheureux sait « rendre la dévotion amiable, facile et accostable à tout le monde ».

« Le premier conducteur de Madame, disent les domestiques, ne la faisait prier que trois fois le jour et nous en étions tous ennuyés, mais Mgr de Genève la fait prier à toutes les heures du jour et cela n'incommode personne », car ils voyaient bien que leur sainte maîtresse était dans un continuel recueillement intérieur.

Qui dira sa charité envers les malheureux : « pauvres chancieux, ladres et affligés de semblables misères? » « Ses muscs et civettes » sont les « pots d'onguent » qu'elle prépare elle-même. Elle a une petite chambre pour ce service; tout y est si net et si bien rangé que, lorsqu'on veut louer la propreté de quelque maison, l'on dit : « Cela est propre et bien rangé comme la boutique de M^{me} de Chantal ». Dans ce lieu, défilent tous les gens du pays qui sont atteints de quelque gale, chancre ou ulcère. Elle les soigne parfois à genoux et applique ses « bénites lèvres » sur leurs plaies répugnantes. Elle va fréquemment visiter chez eux les pauvres malades, fait leur lit, « nettoie leurs immondices » et, lorsqu'ils sont trépassés, elle lave et ensevelit leur corps.

* * *

Cependant, quasi depuis son veuvage, la baronne de Chantal aspire à se séparer « tout à fait et tout à plat » des choses du monde pour entrer en religion : « Mon Père, écrit-elle à son directeur, au moins laissez-moi cette chère espérance. » Mais François de Sales, qui prie et fait prier pour connaître les desseins de Dieu, suit les lumières qu'il en reçoit et ne les devance point. « Qu'ai-je appris jusques à présent? écrit-il à sa dirigée. Qu'un jour, ma fille, vous devez tout quitter... je dis tout, mais que ce soit pour entrer en religion, c'est grand cas; il ne m'est encore point arrivé d'en être d'avis; j'en suis encore en doute... Et sachez qu'en cette enquête je me suis tellement mis en l'indifférence de ma propre inclination pour chercher la volonté de Dieu que jamais je ne le fis si fort... »

Dans les premiers mois de l'année 1607 la lumière se fait. Dieu révèle pleinement à son serviteur à quel genre de vie il appelle M^{me} de Chantal et, par elle, les âmes qui viendront à sa suite. Désireux de revoir sa fille spirituelle avant de prendre une résolution définitive, François de Sales la fait venir à Annecy pour les fêtes de la Pentecôte.

Elle y arriva sans autre désir que d'embrasser fidèlement ce que Dieu lui ordonnerait par l'entremise de Mgr de Genève. Ce prudent directeur, avant de lui révéler son dessein, voulut une dernière fois s'assurer de la souplesse de son obéissance. « L'ayant retirée après la sainte Messe avec un visage grave et sérieux et une façon de personne tout engloutie en Dieu, il lui dit : « Eh bien! ma fille, je suis résolu de ce que je veux faire de vous. — Et moi, dit-elle, Monseigneur et mon Père, je suis résolue d'obéir. » Sur cela, elle se mit à genoux. Le bienheureux l'y laissa et se tint debout à deux pas d'elle : « Oui-dà, lui répondit-il; or sus, il faut entrer à Sainte-Claire. — Mon Père, dit-elle, je suis toute prête. — Non, dit-il, vous n'êtes pas assez robuste, il faut être sœur de l'hôpital de Beaune. — Tout ce qu'il vous plaira. — Ce n'est pas encore ce que je veux, dit-il, il faut être carmélite. — Je suis prête d'obéir », répondit-elle. Ensuite, il lui proposa diverses autres conditions pour l'éprouver et il trouva que c'était une cire amollie par la chaleur divine et disposée à recevoir toutes les formes d'une vie religieuse telle qu'il lui plairait de lui imposer... Et, là-dessus, lui déclara fort amplement le dessein qu'il avait de notre cher Institut. »

L'un et l'autre étaient persuadés que « cette nouvelle vigne » devait prendre naissance en la ville d'Annecy, mais « n'y voyant goutte » pour démêler des difficultés qui semblaient insurmontables, ils s'en remirent à la Providence. Elle y pourvut d'une

manière bien inattendue. M^{me} de Boisy, qui portait grande affection à M^{me} de Chantal, fut prise d'un grand désir de marier son fils, Bernard de Thorens, avec la fille aînée de la baronne. Certes, une alliance dans la famille de Mgr de Genève ne pouvait que sourire à M^{me} de Chantal; mais que penseraient son père et son beau-père de marier hors de France cette chère Marie-Aimée? Aussi, lorsque M^{me} de Boisy s'ouvrit à elle de ce projet qui la surprit fort, n'y répondit-elle que par des formules de bienséance et de politesse, ne voyant aucune issue à pareil dessein.

Quelques jours après, M^{me} de Chantal avait repris le chemin de la Bourgogne, et, avant de rentrer à Monthelon, passa au monastère du Puits-d'Orbe pour y prendre la jeune sœur de Mgr de Genève, Jeanne de Salès, n'étant pas « raisonnable » d'après lui, de laisser si longuement dans un couvent une fille « qui n'y voulait pas vivre toute sa vie »; d'autre part, Monseigneur et M^{me} de Boisy désiraient fort que cette jeune pensionnaire savoyarde fût aux mains de M^{me} de Chantal pour parfaire son éducation tout à la française. « Ma mère le veut si fort, lui avait écrit le prélat, qu'elle le veut avec inquiétude...; si que, quand je ne le voudrais pas, il faudrait que je le voulusse. » Or, après quelques mois de séjour à Monthelon, Jeanne de Sales tomba malade et mourut. Décrire le désespoir de M^{me} de Chantal serait superflu. Cette enfant était la première que Mgr de Genève eût baptisée; il était son père spirituel et l'« aimait uniquement ». Dans son chagrin, et comme si elle eût été cause de cette mort, la baronne, devant le corps inanimé de Jeanne, fit vœu de donner une de ses filles à la maison de Sales.

Monseigneur, quoique vivement touché en son « cœur de chair », reçut avec douceur et suavité d'esprit ce coup de la Providence et ramena sa chère fille à des sentiments plus calmes. « Je n'ai pas trouvé bon que vous ayez offert ni votre vie ni celle de quelqu'un de vos autres enfants en échange de celle de la défunte. Non, ma chère fille. Il ne faut pas seulement agréer que Dieu nous frappe, mais il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qu'il lui plaira... »

* * *

Cependant, à la suite de ce deuil, M^{me} de Chantal ayant confié à son père le vœu qu'elle avait fait, les premiers pourparlers de mariage entre Bernard de Thorens et M^{me} de Chantal s'amorcèrent, et, les familles étant d'accord, Mgr de Genève, en octobre 1608, vint en Bourgogne pour présenter son frère à la jeune fiancée et à toute sa parenté qui, voyant ce gentilhomme accompli, se montra ravie d'une telle alliance. Au mois de février 1609, le contrat de mariage fut passé.

C'est à l'aide de cet heureux prétexte que s'effectue le troisième voyage en Savoie pour étudier l'établissement du petit Institut projeté. La baronne, cette fois, s'y rendit avec ses deux filles aînées : Marie-Aimée et la petite Françon. « La bonne dame de Boisy était si embesognée de sa belle-fille prétendue qu'elle eût voulu la garder dès lors. » Quant à M^{me} de Chantal, elle renouvela ses vœux entre les mains de son directeur, et aussitôt après les fêtes de Pâques, toutes résolutions étant prises tant pour le mariage de Marie-Aimée que pour la nouvelle fondation, il fallut reprendre le chemin de Bourgogne.

La baronne s'arrête à Dijon. Un rude combat l'y attend. Ce cœur, qui ne respire plus que Dieu, est assiégé par un soupirant grand seigneur, veuf, extrêmement riche, et l'on propose de faire des mariages entre ses deux enfants et ceux de M^{me} de Chantal, ce qui mettra ces derniers dans l'opulence. Toute la famille voit dans cette union mille avantages et presse la veuve d'y consentir. L'assaut est terrible. Tant qu'elle peut, cette âme courageuse se tient « serrée à l'arbre de la sainte croix, crainte que tant de

voix charmeresses » n'attirent son cœur en quelque complaisance mondaine. C'est alors que, de sa propre main, M^{me} de Chantal grave le nom de Jésus sur son cœur « et cela si profondément qu'elle ne pouvait étancher le sang qui sortait de cette heureuse plaie »; puis, avec ce sang, elle écrit de « nouveaux vœux et promesses à Dieu ».

Tandis que, ferme de son dessein, M^{me} de Chantal allait préparer les voies pour son départ définitif, la Providence taillait les pierres vives qui devaient servir de base à la nouvelle fondation.

Ce n'était pas sans résistance que M^{lle} Jacqueline Favre s'était rendue à l'appel divin. Intelligente et distinguée, fille du président du Sénat de Savoie et sœur de M. de Vaugelas, Jacqueline était fort recherchée; mais elle aimait tant l'indépendance qu'elle ne voulait ouïr parler ni de mari ni de couvent. Au demeurant, c'était une jeune fille pieuse qui se confessait tous les huit jours à Monsieur de Genève.

M^{lle} Favre avait la réputation de danser à merveille. Un jour qu'elle se trouvait à Chambéry, les dames de la ville donnèrent un bal pour avoir le plaisir d'en juger. La jeune fille, qui ne l'ignorait pas, « fut piquée... d'un extrême désir de répondre à leur attente. » Comme le gouverneur du pays la venait prendre pour danser, ce dont, dit-elle, sa vanité s'accrut fort, il lui vint en esprit de faire un petit retour de son cœur à Dieu selon que son directeur le lui avait enseigné; et, tout à coup, au milieu de ce bal, la divine sagesse l'illumina : « Pauvre Favre, pensait-elle, quelle récompense auras-tu de tous ces pas mesurés que tu fais avec tant d'attention? Quel fruit en retireras-tu, sinon que l'on dira : « Cette fille a bien dansé! » Voilà ta récompense. » Ce fut son chemin de Damas. Elle sortit de ce bal avec la ferme volonté de se faire religieuse.

Dès lors, Monsieur de Genève estime que la jeune fille doit faire « profession publique de son dessein ». « Ma fille, lui dit-il, il faut commencer à se défaire des haillons du vieil homme ». — Monseigneur, lui répondit-elle, je suis entre vos mains; quand vous commanderez, j'obéirai. » Dès le lendemain, l'élégante Jacqueline revêt une robe noire, abandonne toutes les parures et bientôt se rend si fidèle au règlement fixé par son directeur, que Monseigneur écrivait à M^{me} de Chantal : « Notre Favre a fait merveilles, elle est maintenant toute à Dieu. »

Cependant, la bonne Jacqueline Coste, depuis qu'elle était sous la direction de Mgr de Genève, sentait croître, elle aussi, dans son cœur le désir de se retirer du monde et de servir Dieu non plus dans une auberge, mais « en sa sainte maison et en la personne de ses épouses ». Un jour, comme le prélat lui demandait si elle désirait servir à Sainte-Claire, elle lui répondit : « Oh! non, Monseigneur, ce n'est pas ce que je veux dire. » — Où est-ce donc, lui repartit-il, que vous avez le désir de servir les épouses de Jésus-Christ? — Monseigneur, répondit-elle, je veux engager mes services pour les religieuses que vous établirez. — Eh! qui vous a dit, repartit l'évêque, que je dois établir un monastère de religieuses? — Personne au monde, répondit-elle, Monseigneur, mais je ressens continuellement ce mouvement dans mon cœur, et je vous le dis. »

.....

Or, M^{me} de Chantal qui voyait s'approcher le temps où il faudrait répondre à l'appel de Dieu allait « épiant l'heure commode » de déclarer son dessein à M. Frémyot, non sans grande appréhension, de la douleur qu'elle lui causerait. Cette heure vint. Alors, préparant l'esprit de ce cher père, elle lui dit « qu'il lui fâchait fort d'élever ses filles à Monthelon parce que cette maison n'était pas conduite comme elle eût désiré. » Et le sage Président de lui dire que cela ne devait pas la mettre en peine : son aînée, une fois mariée au baron de Thorens, serait confiée

à M^{me} de Boisy; d'autre part, il était temps de mettre les deux cadettes aux Ursulines; quant à Celse-Bénigne, qui atteignait l'âge de treize ans, ne s'en était-il pas déjà chargé pour parfaire son éducation jusqu'au moment assez proche où le jeune homme s'en irait à la cour? « La Providence ayant fait ainsi parler mon bon père, rapporte M^{me} de Chantal, je lui dis avec grand battement de cœur : « Monsieur mon très bon père, ne trouvez pas mauvais si je vous dis que, par cette bonne disposition, je me vois libre pour suivre la divine vocation de Dieu qui m'appelle, il y a longtemps, à me retirer du monde... »

A ces mots, le vieillard se mit à « pleurer chaudement » faisant mille « remontrances qui étaient un martyre au cœur de cette chère fille ». Et comme elle invoquait l'autorité de son directeur :

Il faut avouer, dit le Président, que M. de Genève a l'esprit de Dieu. D'une chose je vous prie, c'est que vous ne résolviez rien que je ne lui aie parlé. » Monseigneur vint au mois d'octobre 1609, avec Bernard de Thorens dont il bénit le mariage; puis il eut avec le père et le frère de la baronne une longue conférence après laquelle ils la firent appeler. M. Frémyot et Mgr de Bourges lui firent quantité « d'interrogats et de remontrances » auxquels elle répondit fort sagement. Puis elle fit « un narré » de l'état auquel elle avait mis le bien de ses enfants, qu'elle laisserait « sans brouilleries et sans dettes ». D'autre part, elle emmènerait ses trois filles et confierait Celse-Bénigne au président Frémyot. Alors celui-ci de dire à Mgr de Genève qui n'avait « sonné mot » durant cet entretien : « Cette femme a considéré tous les sentiers de sa maison et n'a point mangé son pain en oisiveté. »

Dieu allait acheter aux fondateurs, par une double épreuve, la réalisation de leurs projets. Au début de l'année 1610, M^{me} de Boisy, frappée de congestion, vint à mourir au château de Sales, tandis qu'en Bourgogne la baronne perdait sa petite Charlotte, âgée de neuf ans, qui lui fut enlevée en quarante-huit heures. Si entière que fût la soumission de M. de Genève et de M^{me} de Chantal au bon plaisir divin, leur cœur ressentit vivement ce coup et, de part et d'autre, des larmes coulèrent. « Notre pauvre petite Charlotte... hélas! il la fallait... bien un peu pleurer, car n'avons-nous pas un cœur humain et un naturel sensible? » François de Sales avait eu le courage de bailler à sa mère la dernière bénédiction, puis, lui ayant fermé les yeux, de lui donner le dernier baiser de paix. « Après quoi, confie-t-il à la baronne, le cœur m'enfla fort et pleurai sur cette bonne mère plus que je n'avais fait dès que je suis d'Église; mais ce fut sans amertume spirituelle, grâce à Dieu. » « Or sus, ma chère fille, si faut-il se résoudre sur cela et louer toujours Dieu quand il lui plairait nous visiter encore plus fortement. »

Cependant, la mort de M^{me} de Boisy était une raison de plus pour M^{me} de Chantal de suivre en Savoie sa petite mariée de treize ans. Il avait été convenu que la baronne se trouverait à Annecy pour le dimanche des Rameaux. Enfin, le jour des adieux se leva. Ils furent émouvants : à Monthelon, d'abord, où tout le voisinage s'était assemblé sur le chemin; où les pauvres, surtout, faisaient à leur bienfaitrice « un escadron si lamentable » qu'ils arrachaient des larmes, tandis que le vieux baron de Chantal, âgé de plus de quatre-vingts ans, poussait des cris si pitoyables que le cœur se fendait de l'entendre; puis à Dijon, où il restait à la baronne « un grand chemin à faire à cause du grand et réciproque amour qui était entre elle et ses proches ». Les voilà tous assemblés, fondant en larmes; le pauvre père s'est retiré « en son cabinet » pour cacher ses pleurs. M^{me} de Chantal, dont les yeux « nagent dans l'eau » par la compassion de la douleur de tant de bons et chers parents, les embrasse tous l'un après l'autre. Et voilà que le jeune baron, son fils, se vient jeter en travers de la porte : « Au moins sera-t-il dit que vous aurez

foulé votre enfant aux pieds... », s'écrie-t-il. Mais bien que « l'action de cet aimable fils pensât faire éclater de douleur cette mère aimante », elle passe sur lui, s'arrêtant ensuite pour « jeter quelques larmes ». « Que voulez-vous, je suis mère! » répond-elle à ce docte importun qui la voudrait plus forte.

ERNESTINE LE COUTURIER.

Emile Verhaeren en Sorbonne

Sous la firme de la librairie parisienne Honoré Champion, vient de paraître un gros volume de trois cents pages, contenant la thèse que M^{lle} Huberta Frets a présentée en Sorbonne pour son doctorat ès lettres. *L'élément germanique dans l'œuvre d'Emile Verhaeren*, tel est le sujet de ce travail. Un coup d'œil sur la bibliographie et la table des matières suffit à donner l'impression qu'on a devant soi une étude non moins complète et fouillée que judicieusement conduite.

Il y a longtemps que se faisait sentir le besoin de ce travail d'ensemble sur le caractère ethnique d'un des plus considérables poètes modernes. M^{lle} Frets l'a entrepris et mené à son terme avec une diligence et une méthode exemplaires. Le plan de son livre est parfaitement rationnel; et la connaissance que l'auteur montre de l'œuvre entier de Verhaeren (poésie et prose) ne le cède, en richesse et en étendue, qu'à son information touchant l'histoire générale des lettres, tant germaniques que françaises. L'ouvrage est excellent : il s'en faut de peu qu'il ne soit parfait. Les critiques que nous lui adresserons ne visent qu'à atténuer certaines thèses subsidiaires, qu'à nuancer quelques passages de la démonstration. Dans ses prolégomènes sur la dualité de la littérature belge, l'auteur présente les choses d'une manière à notre gré, trop tranchée. On serait tenté, d'après son exposé, de se représenter la population belge comme nettement divisée par la frontière linguistique (résultant elle-même de l'ancienne forêt Charbonnière) en deux groupes ethniques, différenciés par des traits physiques et psychiques bien distincts. Quiconque a circulé en Belgique a pu se rendre compte que la réalité n'est pas aussi simple. Si la frontière linguistique constitue une démarcation stable et à peu près nette, elle ne détermine point, au sein de la population, des différences anthropologiques telles qu'on puisse répartir Flamands et Wallons en deux blocs ethniques homogènes. Il y a bon nombre d'années que des enquêteurs qualifiés (Houzé, Héger, Dallemagne, Louis Vervaeck) ont été amenés à reconnaître la croissante rareté des individus réalisant le type flamand et le type wallon théoriques, et sont parvenus, après bien des constatations déconcertantes, à cette conclusion : que la plupart des Belges sont, anthropologiquement, des métis, le mélange étant extrême entre les deux races. Celles-ci subsistent par la différence du langage beaucoup plus que par celle du sang. C'est assez pour maintenir entre elles des différences psychiques appréciables. Mais nous croyons que M^{lle} Frets, de même qu'elle exagère la différence physique, accuse exagérément les traits psychiques ou moraux. Si, comme elle l'écrit, Verhaeren est typiquement flamand par le « profond sentiment de la nature, base du « monisme » de la philosophie germanique qui « sépare nettement les vieux Germains de leurs voisins gallo-romains », comment se fait-il que les uns et les autres, sur le sol belge, communient si fréquemment dans la foi et la discipline catho-

liques, lesquelles reposent pourtant sur ce que l'auteur appelle « les idées philosophiques dualistes dont Aristote est le père »? Il semble, en vérité, que M^{lle} Frets ne tienne pas compte suffisamment des traits communs que quinze siècles d'échanges et d'interpénétration de plus en plus intenses ont superposés aux dissemblances originelles. De ces affinités nous voulons voir une preuve, ou plutôt une illustration, dans l'harmonie spirituelle du poète et de sa femme. Car, bien qu'elle fasse à M^{me} Verhaeren la place qui lui revient, M^{lle} Frets oublie de mentionner que c'était une Wallonne; et, s'il est difficile de mesurer son influence quant à l'évolution psychologique de son époux, il faut du moins admettre que cette Wallonne n'a pas été effarouchée d'un panthéisme si incompatible, en théorie, avec l'esprit de sa race (1).

Telles sont, à nos yeux, les plus sérieuses réserves que puisse commander cet ouvrage. Le reste de nos critiques aura moins d'importance. Nous pourrions regretter que M^{lle} Frets, après avoir étudié l'outil du poète, qu'elle définit à bon droit « le vers libre régulier », n'ait pas recherché si des exemples de cette technique — ou d'une technique toute semblable — ne se rencontrent pas chez les classiques français, principalement La Fontaine? Nous nous demanderons s'il convenait de déclarer « particulièrement flamand » le goût de Verhaeren pour l'allitération, et si ce n'est pas plutôt l'indiscrétion de ce goût qui semble caractéristique des Flamands écrivant non dans leur langue, mais en français?

En résumé, le seul reproche que puisse encourir la thèse de M^{lle} Frets, c'est que l'auteur, cédant peut-être à l'envie de rendre sa démonstration plus frappante, ait quelque peu grossi les contours, exagérant l'antinomie — manifestée par un Verhaeren — du génie germanique et du génie latin. Après avoir fait la part de ce grossissement (que bien des notes au bas de pages s'efforcent d'ailleurs d'amender), il reste que ce livre explore à fond un sujet très important, qu'il nous introduit au cœur même d'un grand nœud spirituel, et que les « verhaeréniens » de l'avenir devront s'y référer comme à un livre de base.

PAUL DRESSE

Docteur en philosophie et lettres

De Newton à Louis de Broglie

Considérations sur les théories physiques

Si l'on peut s'interdire de penser, il est peu commode de renoncer à voir et pour ceux qui voient, la proposition qui suit est évidente. La science a profondément transformé la vie quotidienne; ou, plus exactement, les applications de la science.

Combien pourtant, dans une humanité avide de confort et de réalisations industrielles, s'intéressent à la nature du courant électrique plutôt qu'à la diversité de ses applications? Combien pensent à remonter le large fleuve de la spéculation scientifique et à conquérir, à côté de connaissances utiles, la véritable clé des problèmes? Il faut bien en convenir. Le public n'est pas pénétré

(1) Une autre omission est à relever à propos de la philosophie panthéiste. Passant en revue les penseurs français qui ont adhéré au spinozisme, M^{lle} Frets néglige de nommer Taine, qui fut pourtant l'un de ses adeptes les plus illustres.

de cette vérité démontrée par l'histoire des sciences que praticiens et savants travaillent coude à coude, que le mathématicien et le physicien sont complémentaires et que du laboratoire à l'usine le passage est fréquent; bref, et ceci sans vouloir verser dans le paradoxe, que le théoricien est pour une large part, quoique sans intention expresse, à la base des réalisations scientifiques.

Pour peu que l'on analyse ce désintéressement du grand public vis-à-vis des théories scientifiques, on trouve, à son principe, d'abord une réelle appréhension à l'égard de la langue parlée par les savants et aussi, mais dans une moins large mesure, pour le seul public déjà accessible aux idées générales, une incompréhension de la vraie nature de l'hypothèse scientifique. On a fort insisté sur la caducité, sur la fragilité de cette dernière. Et l'on convient volontiers qu'il est difficile de se passionner pour ce que l'on considère comme nécessairement périssable.

Deux points dont le premier a été souligné maintes fois ici même lorsque nous signalions l'envahissement progressif des sciences physiques par les mathématiques.

C'est le deuxième qui, cette fois, retiendra notre attention. L'opinion à combattre a fait et continue à faire trop de ravages dans le camp des intellectuels peu familiarisés avec la recherche scientifique pour que nous ne nous attachions point à enlever à la science le masque de fragilité que semble lui imposer la nécessité de l'hypothèse.

* * *

Telle la nature du vieil adage scolastique, la science ne procède pas par sauts brusques. Et s'il y a dans les divers stades du développement d'une même théorie physique des différences notables, ce même développement ne manque point de marquer une nette continuité. « L'histoire de la science physique, écrit le savant suisse M. G. Juvet dans un excellent ouvrage (1) paru chez Alcan, est un cortège d'approximations qui se succèdent en se corrigeant. » Et ailleurs, dans le même ouvrage: « L'activité scientifique contemporaine, si étrange qu'elle puisse paraître, n'est pas une aventure dans l'histoire de l'esprit humain. Bien au contraire, elle fait revivre les philosophies des plus grands penseurs, en les précisant et en prolongeant leurs résonances au delà des frontières les plus lointaines, que la hardiesse de leur esprit et la puissance de leur imagination leur avaient permis d'entrevoir à peine. »

L'histoire de l'optique suffit à prouver d'une manière éclatante la vérité des considérations qui précèdent. Elle nous montre comment des théories opposées s'y sont disputé l'hégémonie, comment, après un flux et un reflux plusieurs fois séculaires entre deux pôles adverses, la spéculation s'est, une fois de plus, réfugiée dans un juste milieu que la science actuelle ébauche à grand'peine. Tenter une esquisse de cette histoire, c'est donc, en fin d'analyse, être conduit au cœur de la physique nouvelle, considération d'actualité, qui pourra paraître de quelque prix.

Les théories optiques au XVII^e siècle : Newton et Huyghens

Certains faits optiques élémentaires ont dû frapper très tôt l'attention de l'homme. Aussi voyons-nous, dès l'antiquité, certains philosophes en esquisser des théories explicatives. Il faut cependant attendre le XVII^e siècle pour voir se développer l'étude vraiment scientifique de la lumière. Deux théories fondamentales y voient le jour. En 1678 paraît le *Traité de la lumière* dans lequel le Hollandais Christian Huyghens propose sa théorie ondulatoire. Et c'est vers le même temps que l'Anglais Isaac

(1) GUSTAVE JUVET. *La Structure des nouvelles théories physiques*. Paris, Alcan, 108, boulevard Saint-Germain. Prix : 15 francs français.

Newton développe une théorie corpusculaire des phénomènes lumineux.

Pour une plus claire compréhension de ce qui va suivre, précisons très brièvement les idées des deux savants.

Si l'on trouble une nappe d'eau tranquille en y lançant une pierre, il se développe aussitôt, à la surface de l'eau, à partir du centre d'ébranlement, des rides concentriques de rayon croissant, des ondes. La distance qui sépare deux crêtes successives de l'ondulation est la *longueur d'onde*; l'intervalle de temps qui s'écoule entre les passages de deux crêtes successives en un même point de la surface est la *période*; le nombre de crêtes passant en un point donné en une seconde est la *fréquence*. Il existe deux sortes d'ondes : les unes, longitudinales, se faisant dans le sens même de la propagation, telles les ondes sonores qui se propagent dans l'air ébranlé; les autres, transversales, qui se font dans une direction perpendiculaire à celle de propagation, telles les vibrations des molécules d'eau donnant naissance aux vagues. Selon Huyghens, la lumière se propage dans l'éther à la vitesse énorme de 300,000 km./seconde, à la manière du son dans l'air.

Pour Newton, au contraire, les phénomènes sont susceptibles d'une explication plus simple, je veux dire, plus concrète. La lumière est formée de corpuscules; elle se propage comme le ferait une grêle de plombs infinitésimaux se déplaçant à la vitesse de 300,000 km./seconde.

La différence entre les deux théories est donc bien tranchée. Pour l'une, la lumière, c'est une manière de vibrer de l'espace; pour l'autre, c'est un bombardement de projectiles très ténus. Opposition que le « bon sens » aura tôt fait de codifier; pour Newton, la lumière, c'est de la matière en mouvement; pour Huyghens, c'est « quelque chose » qui vibre. C'est à dessein, d'ailleurs, que nous écrivons « quelque chose ». Nous verrons rapidement par la suite combien la prudence s'impose, ici surtout.

Notre but n'est pas d'insister sur les faits. Notons cependant que la plupart des faits connus de Newton et de Huyghens s'intégraient assez aisément dans l'une et l'autre des théories. Chacune d'elles ayant d'ailleurs ses faiblesses propres. Ainsi, Huyghens, qui avait donné de sa théorie un développement mathématique satisfaisant, expliquait assez mal ce fait d'observation élémentaire que la lumière non perturbée sur son parcours se propage en ligne droite. Tandis que Newton ne pouvait interpréter ses propres découvertes sur la coloration des lames minces que grâce à d'habiles « coups de pouce ».

Le XVIII^e siècle Triomphe des idées newtoniennes

La lutte entre les deux théories fut brève. Le XVIII^e siècle vit le triomphe incontesté des idées newtoniennes. L'autorité dont jouissait à bon droit le génial savant anglais, la splendeur et l'universalité de son œuvre firent négliger celle de Huyghens et celle-ci fut promptement oubliée.

Mais les victoires scientifiques ne sont pas définitives; deux camps adverses finissent toujours par parlementer et, toute compromission même n'étant pas exclue, il faut voir dans l'évolution d'une théorie physique bien plus un ajustement sans fin des valeurs que détiennent les théories opposées qu'une suite de victoires complètes qui favoriseraient tour à tour les camps divers.

Le XIX^e siècle. Young et Fresnel Maxwell et Hertz Remise en faveur de l'hypothèse ondulatoire

Le XIX^e siècle était à peine né que l'Anglais Young remettait tout en question à la suite d'expériences sur les interférences de

deux faisceaux lumineux et qu'un génial physicien allait remettre en faveur — et avec quel éclat! — la théorie ondulatoire. Je veux parler du Français Augustin Fresnel (1788-1827). Il serait trop long de décrire par le menu l'œuvre splendide de ce savant mort prématurément et dont les idées, d'abord fort discutées, furent rapidement et universellement admises. A la suite de Huyghens, Fresnel admet que la lumière résulte de la propagation d'un ébranlement de l'éther élastique. Il assied sur une base mathématique solide l'hypothèse ondulatoire, explique la propagation rectiligne de la lumière ainsi que les expériences de Young et prévoit des faits nouveaux, en apparence incompatibles avec la théorie corpusculaire.

Un peu plus tard, vers 1850, certaines expériences relatives à la vitesse de propagation de la lumière dans l'air et dans l'eau donnent, elles aussi, un cinglant démenti aux vues du savant anglais. Décidément, le XIX^e siècle s'avère triomphal pour Huyghens comme le XVIII^e l'a été pour Newton.

Vers le même temps, l'Anglais J. C. Maxwell (1831-1879) élargit encore les conceptions de Fresnel dans une théorie où les intuitions géniales abondent. Le « quelque chose » qui vibre devient un peu plus flou, les oscillations d'un point de l'éther deviennent la variation d'un champ électromagnétique. L'optique devient un chapitre d'une science plus vaste, l'électromagnétisme. La théorie prédit des phénomènes inconnus. Un expérimentateur de génie, H. Hertz, découvre les ondes qui portent son nom, confirmant par l'expérience les vues prophétiques de Maxwell. Mais, exemple non singulier dans l'histoire des sciences, le même Hertz découvre un autre phénomène qui, une fois de plus, va tout remettre en question. Ce phénomène, c'est l'effet photo-électrique.

Qu'est-ce à dire? En quelques mots, voici : Lorsqu'on projette sur un corps conducteur — un métal, par exemple — de la lumière de courte longueur d'onde, — de la lumière violette, par exemple, — le corps éclairé perd des électrons et acquiert de ce chef une charge électrique positive : c'est ce qu'on nomme l'effet photo-électrique. Eh bien! si l'hypothèse corpusculaire rend parfaitement compte du phénomène, la théorie ondulatoire est impuissante à le décrire.

Le XX^e siècle. Planck et la théorie des quanta « Retour offensif » de la théorie corpusculaire

Sans doute est-il écrit que les débuts de siècle doivent être pour les théories optiques des époques capitales! En effet, en 1900, l'Allemand Max Planck étudiait expérimentalement comment s'opère l'échange d'énergie entre matière et lumière dans une enceinte fermée dont les parois sont à température constante. Résultats surprenants; aucune observation ne cadrerait avec les théories admises. Alors, rompant délibérément avec les idées reçues, Planck eut l'idée hardie mais féconde de supposer que l'énergie ne rayonne pas de manière continue, mais bien par unités indivisibles, par « quanta ». C'était le « retour offensif » virulent de l'atomisme, la rentrée en scène de l'hypothèse corpusculaire. Qu'est-ce, en effet, qu'un « quantum » sinon un grain d'énergie, un corpuscule?

La crise de la physique. Ondes ou corpuscules ?

Epoque anarchique que celle qui va suivre. Epoque de crise pendant laquelle les savants vont tenter de faire la synthèse des faits connus. D'un côté, un ensemble de phénomènes, interférences, diffraction des ondes qui s'interprètent aisément conformément aux vues de Fresnel; d'autre part, un autre ensemble de faits rendant presque tangible l'existence du grain de lumière.

Au reste, le domaine des ondes allait toujours s'élargissant.

En 1888, nous l'avons vu, Hertz avait trouvé de nouvelles ondes. En 1875, c'était au tour de l'Allemand Röntgen de produire des rayons de très courte longueur d'onde, les célèbres rayons X. Ne connaissait-on pas depuis longtemps déjà les rayons infrarouges et les ultra-violetts? N'allait-on pas découvrir les rayons gamma, en attendant les rayons ultra-pénétrants ou cosmiques? Bref, l'onde lumineuse n'allait-elle pas occuper une simple octave dans la gamme de soixante octaves de radiations actuellement connues?

Cependant que l'atomisme triomphait dans les théories explicatives de la matière. Celle-ci était considérée comme formée de particules ténues, d'atomes électriquement neutres formés d'un noyau chargé positivement et d'électrons négatifs. De fait, l'atome était un édifice complexe que l'on concevait, mieux, dont on assurait la stabilité avec peine, mais dont des expériences très diverses confirmaient l'existence. On a lu plus haut que de graves incidents de frontière entre matière et lumière avaient provoqué la naissance des quanta. En harmonie avec la théorie de Planck, le Danois Niels Bohr édifiait sa théorie de l'atome. Il y avait bien, je l'ai noté, certaines incohérences dans la théorie, mais, si pénible que fût son édification, elle rendait assez bien compte des faits observés et les physiciens l'avaient adoptée. Non pourtant sans certaines appréhensions justifiées, car tout était loin d'être clair.

C'est ainsi que — je cite M. Louis de Broglie — « vers 1923, la Physique entière semblait engagée dans une impasse. D'une part, la Dynamique du point matériel, sur laquelle s'étaient toujours édifiées les théories atomistiques de la matière, s'était révélée insuffisante, et les causes de cette insuffisance restaient mystérieuses. D'autre part, la théorie de Fresnel, tout en restant indispensable pour l'explication de très nombreux faits, paraissait contredite par certains autres, et les conceptions corpusculaires avaient fait en Optique une réapparition aussi inattendue qu'incompréhensible. »

Peut-être ceci a-t-il surpris le lecteur habitué à se faire des théories scientifiques une idée bien différente? C'est qu'il y a une distinction profonde entre la science qui se fait et la science toute faite. Ici, des contours nettement tranchés, des affirmations cohérentes, une synthèse harmonieuse. Là, des tâtonnements pénibles, une juxtaposition de doctrines dissemblables, une sorte d'organisation chaotique. Et pourquoi nier que la gestation d'une découverte est souvent douloureuse?

Scandale, pensera-t-on encore, que ce ballonnement séculaire entre les théories de Huyghens et de Newton! Qui ne voit que la vérité est à chercher entre ces deux pôles extrêmes? Si la lumière se manifeste à nous tantôt sous l'aspect corpusculaire, tantôt sous l'apparence ondulatoire, c'est que certainement elle est à la fois onde et corpuscule. Pourquoi ne pas accrocher les deux bouts de la chaîne en une théorie bourgeoise du juste milieu?

Certes, à la condition que la tentative s'avère viable. Ainsi prise en bloc, la synthèse semble commode. En réalité, rien n'est moins vrai. Le génial Newton lui-même l'a manquée, alors qu'elle était à lui; de Broglie en a témoigné.

La synthèse de Louis de Broglie

Ce fut le 25 novembre 1924 que le prince Louis de Broglie, alors âgé de trente-deux ans (il devait être Prix Nobel de Physique à 37 ans), exposa pour la première fois ses idées dans sa thèse de doctorat et créa ce corps de doctrine qui a pour nom la Mécanique ondulatoire. Son but, l'auteur lui-même nous le déclarera : « Fondre la Dynamique avec la théorie des ondes convenablement généralisée et, par suite, abattre les barrières qui séparent la Physique de Newton de celle de Fresnel. » « La nouvelle mécanique,

écrit-il encore, admet l'existence des corpuscules de matière et de lumière, mais elle associe à leur mouvement la propagation d'une onde de telle façon que le déplacement de chaque corpuscule puisse se déduire entièrement de la propagation de l'onde. »

Et voilà, prise sur le vif, la marche même de la science : les théories successives ne se détruisent pas, elles se corrigent; mieux, l'une généralise la précédente, elle l'englobe à titre de cas particulier. Parler de révolution à propos de théorie scientifique est toujours imprudent; évolution, généralisation convient davantage.

D'ailleurs, et ceci paraîtra bien curieux, si de Broglie a corrigé ce qu'il y avait d'outrancier dans la Physique de Fresnel, en ce qu'elle négligeait par trop le caractère corpusculaire de la lumière, il a mis aussi bien l'accent sur la nature ondulatoire de la matière que l'atomisme avait systématiquement méconnue. C'est donc, on le voit, en étendant la contradiction apparente onde-corpuscule de la théorie optique que le prince de Broglie a tranché le dilemme dans lequel se débattait la Physique en 1924. Et que l'on ne croie pas que la dualité ainsi transportée dans le domaine de la matière l'est par une sorte de recherche de symétrie chère au mathématicien, mais sans support dans les choses. Ici encore, on peut parler d'intuition géniale, les termes ne sont pas excessifs : quelques années après l'étrange assertion de de Broglie, plusieurs physiciens ont démontré expérimentalement, et cela en complète indépendance, le caractère ondulatoire de la matière : les électrons peuvent, eux aussi, interférer.

Puis-je, au terme de cette brève histoire de l'Optique, souligner tout l'incomplet de mon exposé, volontairement réduit à l'énoncé de quelques conclusions? Et le lecteur s'étonnera-t-il en apprenant que, si certains faits expérimentaux sont venus apporter aux vues du savant français une éclatante confirmation, il n'en est pas moins vrai que tous les essais d'interprétation physique du corpuscule et de l'onde associée ont jusqu'ici échoué?

Les maîtres de la Physique nouvelle

Je m'en voudrais de laisser croire que le nom de de Broglie soit le seul qui brille d'un vif éclat dans la Physique nouvelle. Il faut lui associer, et sur un plan égal, ceux de l'Autrichien Schroedinger, de l'Allemand Werner Heisenberg, de l'Anglais Dirac, de l'Italien Pauli... Tous très jeunes, savants d'une grande précocité, des moins de trente ans, vingt-cinq pour Dirac, lorsqu'ils se sont imposés.

Je n'insisterai pas davantage — je l'ai fait ici à maintes reprises — sur les conséquences de la nouvelle physique et sur l'état présent de la crise qu'elle traverse. Car il y a crise, entendez par là que la synthèse poursuivie par la Mécanique ondulatoire ne s'échafaude qu'au milieu de grandes difficultés. L'une des conséquences intellectuelles les plus importantes, la plus importante même, de la nouvelle Physique est l'abandon du déterminisme. Le déterminisme abattu dans la forteresse scientifique, qui l'eût imaginé il y a seulement dix ans?

Conclusions

Il nous reste à indiquer brièvement quelques caractères généraux des théories physiques, tels qu'ils se dégagent de cette rapide histoire de l'optique.

Les théories ne s'effondrent pas sous les coups de théories adverses; elles évoluent. Elles comportent donc à la fois une part de définitif et un élément périssable.

Il est clair qu'un fait expérimental, une fois connu, est désormais acquis. Mais un ensemble de faits isolés ne constitue pas la science; celle-ci ne commence que là où naît la classification.

Or cette liaison des faits connus ne peut pas être plus définitive que ne l'est le fait lui-même, déterminé seulement avec une certaine approximation. Variation dans l'approximation qui entraîne une variation concomitante de la théorie explicative. Mais la théorie nouvelle ne contredira pas plus l'ancienne que le fait nouveau n'est contradictoire avec le même fait moins parfaitement connu. Une fois acquise l'idée d'une connaissance non totale, mais approchée, des phénomènes physiques, il n'y a plus aucune difficulté à comprendre pourquoi la théorie évolue et possède à la fois un élément de stabilité et un caractère provisoire.

Ce qui est stable, ou mieux définitif, c'est l'ensemble des relations mathématiques qui établissent la connexion entre les faits. Ce qui est éminemment périssable, nous l'appellerons, avec L. de Broglie, les « représentations concrètes » qui ont guidé le théoricien dans la recherche des « formes abstraites », moules dans lesquels il devra loger une réalité bien plus riche que ne peuvent l'être ses plus hautes conceptions. J'ai tenu à souligner les avatars de la notion d'éther de Fresnel à Maxwell. J'ai un jour rapporté ici le mot d'Einstein selon lequel Lorentz n'avait laissé à l'éther pour seule propriété mécanique que l'immobilité. Cependant que lord Salisbury en faisait le sujet du verbe « onduler » et

que le même Einstein l'étendait dans « le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ».

Enfin, et ceci est particulier à notre temps, les théories s'usent vite. Les savants vivent, eux aussi, sous le signe de la vitesse, éternels conquérants lancés à la poursuite d'une vérité toujours plus rebelle et inaccessible.

EDGARD HEUCHAMPS.

Remarques bibliographiques.

1° Plusieurs citations de notre texte sont de LOUIS DE BROGLIE. Elles sont toutes empruntées à son *Recueil d'exposés sur les ondes et les corpuscules*, plaquette remarquable à la portée d'un public très large. (Éditeur : Herrmann, 6, rue de la Sorbonne, Paris. Prix : 20 fr.)

2° Nous avons mentionné déjà l'ouvrage de M. G. JUVET, *La Structure des nouvelles théories physiques*. Ouvrage excellent, exigeant une lecture réfléchie, ouvrage dense, mais clair et profond; ouvrage auquel nous sommes grandement redevable pour la rédaction de cet article.

3° A signaler également l'excellente collection des *Actualités scientifiques et industrielles* éditée chez Herrmann; pour ce qui concerne le sujet ici traité, ou mieux, ses prolongements, consulter les *Exposés de physique théorique*, publiés sous la direction du prince de Broglie.

4° Enfin, l'ouvrage de DE BROGLIE, *L'Élection magnétique de Dirac* (Herrmann, 1934). Prix : 100 francs.

Les 3° et 4° réservés aux seules personnes possédant une très sérieuse culture mathématique.

E. H.

Les idées et les faits

Chronique des idées

L'Art ancien à l'Exposition Tapisseries bruxelloises

L'Exposition de Bruxelles dépasse en importance et en éclat toutes les manifestations de ce genre que la Belgique a connues. L'Art, dont je m'occupe ici exclusivement, s'y est taillé une grande part dans les vastes palais qu'il occupe. L'Art ancien, à lui seul, peintures, dessins, tapisseries, sculptures, est représenté avec magnificence, sans parler des sections étrangères, Pays-Bas, France, Angleterre, Hongrie, qui s'échelonnent en bordure.

A l'inverse de ce qui se produit d'ordinaire, les catalogues indispensables ont été presque dès l'ouverture mis à la disposition du public et on ne saurait en assez louer la valeur scientifique et artistique. M^{me} la baronne Albert Heutart, avec la collaboration de M^{me} S. Feron-Fontaine, s'est chargée des peintures; les notices des dessins ont été rédigées par M. Ernest Goldschmidt; les tapisseries étaient le lot tout indiqué de M^{me} Crick-Kuntziger, une spécialiste éminente, qui s'est aidée de M^{lle} Aline Bara, assistante de M^{me} Crick aux Musées royaux d'Art et d'Histoire. Seul, je crois, le catalogue des sculptures, confié au très distingué conservateur du Musée de la Porte de Hal, M. le comte Joseph de Borchgrave d'Altena, n'a pas encore paru.

Il n'y a pas à hésiter, d'un bond il faut gravir l'escalier qui mène au Grand Palais et pénétrer dans ce sanctuaire de l'Art ancien où s'étalent à la suite plus de cent tapisseries, appartenant aux diverses périodes de l'histoire de ce métier d'art essentiellement national.

Notre tapisserie est, contrairement à une erreur très répandue,

presque entièrement de basse lisse — comme celle de Beauvais — c'est-à-dire à chaîne horizontale. C'est sur ce métier que furent tissées les séries les plus célèbres des XVI^e et XVII^e siècles. Procédé plus rapide, note M^{me} Crick-Kuntziger, convenant à une production intensive. Elle en fournit la preuve palpable : les cartons conservés de quelques suites renommées, par exemple, *Actes des Apôtres*, de Raphaël, *Conquête de Tunis*, de Vermeyen, offrent cette particularité d'être « composés à sens inverse » des tapisseries qui en dérivent, « le propre de la technique de basse-lisse étant d'inverser la composition, c'est-à-dire de reproduire à droite tout ce qui est à gauche et vice versa ». Ce n'était pas pour embarrasser nos lissiers ou lisseurs bruxellois qui se jouaient de toutes les difficultés. On dirait qu'une sorte d'émulation animait peintres et tapissiers, ils paraissaient se défier et parfois, souvent même, les interprètes ont magnifié leurs modèles.

Nous avons commencé dès le XIV^e siècle, mais l'âge d'or de la tapisserie bruxelloise s'ouvre à la fin du XV^e pour s'étendre jusqu'aux six premiers décades du XVI^e siècle. C'est durant cette période que ses illustres fabricants, Léon, l'auteur de la *Légende d'Herckentald*, Pierre d'Enghien dit Van Aelst, Pierre et Guillaume de Pannemaker, François Geubels — pour me borner aux plus fameux — furent les fournisseurs des papes, des empereurs et des rois.

Où sont actuellement leurs œuvres? Elles sont dispersées aux quatre coins du monde et, par un miracle de diplomatie, les voici rassemblées en grand nombre dans ce Musée international que j'appellerais volontiers le Musée de la récupération de nos gloires, si, hélas, toutes ces pièces ne devaient pas bientôt nous quitter. Ce sont les grandes collections de Madrid et de Vienne qui se sont le plus enrichies de nos dépouilles. Mais il y a des tapisseries tissées à Bruxelles en vingt autres lieux : Paris, Sens, Valenciennes, Narbonne, Aix, Arles, Strasbourg, Munich, Bamberg, Poznan, Berlin, Cracovie, Londres, Milan,

Plaisance, Mantoue, Venise, New-York, Boston, etc. Comme bien on pense, ce ne sont pas toujours des pièces dont la commande fut passée à nos artistes. Il est, par exemple, bien démontré aujourd'hui que les *Péchés capitaux*, superbes tentures, propriété du comte d'Egmont, furent retirés de la vente de ses biens, après confiscation, et remis à l'Espagne par le duc d'Albe qui ne s'était pas contenté de décapiter le comte, mais avait ruiné sa veuve et ses enfants, quitte d'ailleurs à se rendre à l'abbaye de la Cambre, où la comtesse avait cherché un refuge, pour lui présenter ses hommages. Un spirituel visiteur, que j'ai rencontré à l'Exposition devant l'*Orgueil*, opinait que la République Espagnole serait tout à fait grande dame si elle nous laissait entre les mains ne fût-ce qu'une pièce de notre patrimoine artistique.

Nos lecteurs apprécieront la bonne fortune qui nous échoit de pouvoir longuement contempler, tout à notre aise, ces merveilleux spécimens qu'il nous serait si malaisé de découvrir. C'est une occasion unique de prendre contact avec des œuvres où éclate le génie national et dont les malheurs des temps nous ont cruellement frustrés.

* * *

Nos tapisseries sont bien nôtres et le Belge qui les contemple peut se redresser avec une juste fierté. Ni tableau, ni vulgaire tapis, décoration plane de basse-lisse, bien différenciée des Gobelins de haute-lisse à chaîne verticale, simulant à tort une perspective. C'est notre vitrail, c'est mieux notre fresque, tissée en laine, soie, or, argent, qui drape admirablement des surfaces murales, qui me semble même, comme effet décoratif, supérieure à la fresque italienne.

Il faut que notre renom en ce genre se soit singulièrement étendu pour que d'illustres artistes, tels Raphaël, Jules Romain aient vu la traduction de leurs cartons confiée à nos lissiers, par exemple la *Pêche miraculeuse*, aujourd'hui au palais ducal de Mantoue, dont la première pièce est à l'Exposition. On sait qu'elle faisait partie des *Actes des Apôtres*, en neuf compositions, tissées sur cartons de Raphaël par notre compatriote van Aelst pour le pape de la Renaissance, Léon X. L'édition princeps est au Vatican, sept cartons conservés sont à Londres. Avouez que ce trait nous campe bien dans l'histoire de l'art : un van Aelst travaillant à Bruxelles, sur du Raphaël, pour Léon X.

Il est à remarquer aussi, et M^{me} Crick-Kuntziger n'y manque pas, que, pendant la période privilégiée, fin du XV^e-XVI^e (1560), il y a des artistes de notre école qui doivent leur illustration aux grands décors muraux qu'ils ont inspirés, tels Jean van Roome, Bernard van Orley, Pierre Coecke, Tons, paysagiste, Jan-Cornelius Vermeyen, Michel Coxeye. Il faut au moins reconnaître qu'ils n'ont donné toute leur mesure qu'en se faisant interpréter par les lissiers bruxellois.

L'iconographie des tapisseries historiées ou à sujets trahit visiblement les préoccupations littéraires ou philosophiques de l'élite, à l'époque de la Renaissance. Ainsi s'exprime M^{me} Crick. Je dirais volontiers que ces œuvres sont comme l'efflorescence de notre humanisme où l'idée chrétienne se mêle aisément aux formes païennes.

C'est ici qu'il faut aller contempler *Prudence* et *Fortune* « surprenantes allégories aux innombrables personnages de toutes les époques, vraie « légende des siècles », selon les fortes paroles d'Emile Male, issue en droite ligne de l'imagination des rhétoriciens » — que nous avons revus défilier devant nous dans les groupes *le Geai*, *la Guirlande de Marie*, à la dernière sortie de l'Ommeganck — ou bien « les somptueuses représentations figurées, pleines d'allusions et de symboles, des *Péchés capitaux* ou des *Vertus*, ou encore l'exquise poésie de *Vertumne et Pomone*,

illustration du texte d'Ovide, d'une fraîcheur et d'une originalité sans seconde ».

La Prudence, pièce d'une tenture : *Les Honneurs*, composée de neuf panneaux, tissés à Bruxelles, sans marque de fabrique, sur dessins de Bernard van Orley, relevée dans l'inventaire de Charles-Quint de 1544.

La Prudence trône sous un dais; son attribut est le serpent enroulé. Deux figures féminines l'entourent : *Fides* et *Ratio*. Des personnages historiques lui font une cour composite : Debora, Judas Machabée, Salomon, Hermes, et devant elle des figures allégoriques. A l'avant-plan, les Sept Arts Libéraux lui construisent un char dans lequel elle montera pour parvenir à la *Sagesse divine*. La Raison ouvrant la voie à la Foi, Virgile passant la main à Béatrice dans le poème de Dante, c'est la grande pensée de la philosophie médiévale, dont la Renaissance chrétienne est l'héritière.

Les visiteurs auxquels nos Livres sacrés sont familiers et qui ne connaissent que par les livres l'*Apocalypse* du Palais national de Madrid, tissée aussi à Bruxelles dans les manufactures de Guillaume de Pannemaker et d'un collaborateur que l'on a cru désigner sous le nom de Jean Geethels, seront tombés à leur tour comme en extase devant les visions apocalyptiques de saint Jean à Pathmos. Les cartons sont dus à Bernard van Orley qui se serait inspiré d'Albert Dürer. Les trois panneaux exposés sont tout simplement prodigieux. La *Mission de Saint-Jean* auprès des anges ou évêques des sept Églises d'Asie, l'*Adoration de l'Agneau*, les *Noces de l'Agneau*, ces scènes grandioses où alternent les sublimités mystiques et les horreurs des châtiments éternels, où le passé, le présent et l'avenir sont représentés par des images allégoriques gravitant autour de la glorification du Christ et la condamnation de la grande Babylone, cette épopée fulgurante est déroulée sous nos yeux comme si, effectivement, les cieux s'entr'ouvraient devant nous.

Et, peut-être, écrasés par ces représentations colossales et, il faut le reconnaître, plutôt juxtaposées que savamment ordonnées autour d'un groupe central, peut-être l'admiration du visiteur s'arrêtera avec une complaisance marquée devant la *Passion*, également prêtée par l'Espagne, le *Chemin du Calvaire* et la *Descente de Croix*, tissés en laine, soie, or et argent, à Bruxelles, dans le premier quart du XVI^e siècle, dans la manufacture de Pierre d'Enghien dit *Van Aelst* dont le nom se lit sur la bordure de la tunique de Simon le Cyrénéen. On dit que les chauds tissus de ces tentures n'admettent pas les modelés de l'art pictural, et cependant, comme ici la figure du Christ en croix ou même descendu, s'imprime dans la mémoire par la fermeté du contour, la sobriété des traits.

Enfin, pour être l'interprète loyal des amateurs rencontrés dans cet idéal musée, il me faut constater ici que de toutes nos richesses madrilènes revenues pour trois mois, la pièce qui a paru recueillir tous les suffrages est l'*Ennemi sort de la Goulette*, sixième panneau de la célèbre tenture qui se composait primitivement de douze pièces, dont dix existent encore. Chaque tenture retrace les principaux épisodes de l'expédition de Charles-Quint à Tunis, en 1535. Commandés à Jan Cornelius Vermeyen, le 25 juin 1546, par Marie de Hongrie, sur les ordres de l'empereur, pour les dessins et petits patrons; exécutés par Guillaume de Pannemaker, ces célèbres panneaux furent utilisés pour la première fois, à Londres, à l'occasion du mariage de Philippe II avec Marie Tudor. Baignée dans une lumière d'Afrique, sur fond or et soie, l'action furieuse engagée entre Turcs enturbannés et Espagnols casqués se détache avec une telle précision qu'il est aisé de suivre les péripéties du combat. Quelle page d'histoire vivante! Quelle féconde alliance du talent pictural de Vermeyen

et de la merveilleuse technique des lissiers bruxellois! C'est, a-t-on dit, une chronique tissée du fait le plus glorieux du règne de Charles-Quint.

« Pareils sujets, observe judicieusement l'auteur du catalogue, nous font pénétrer dans la vie même du temps, comme le *Tournoi*, ou les *Chasses impériales* aux incomparables vues de Bruxelles et de la forêt de Soignes. »

Ce serait commettre un grave lapsus que de ne pas signaler les lisières ou bordures qui, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, justifient une attention spéciale. Il en est de gothiques, faites de flammes ou de fleurs, il en est qui se réduisent à un simple galon perlé, à une série d'armoiries, à de menues guirlandes. Il en est qui constituent, comme le décrit l'auteur précité, « de magnifiques assemblages de fleurs et de fruits, accompagnés parfois d'oiseaux, d'amours jouant, de personnages, décors de moresques ou de ferronneries.

Aux siècles suivants, l'esthétique du décor mural subira maintes variations. Aux cartons des Rubens et des Jordaens succéderont ceux de maîtres moins illustres, Jean van den Hoeke, van Schor, Lambert de Hondt, Jean van Orley, même de peintres étrangers. Aux Pannemaker succéderont d'autres grands fabricants, dont le dernier en date est van der Borcht — l'auteur des tapisseries de Sainte-Gudule. Les sujets varieront, la fin du XVIII^e siècle donnera avec une vogue extraordinaire dans les mythologiades, les scènes militaires, les paysanneries à la Teniers. Evolution ou décadence, le genre garde une extraordinaire vitalité jusqu'à l'invasion des papiers peints.

L'Exposition nous permet de lire à découvert cette curieuse histoire et elle ne manquera pas de piquer la curiosité et d'alimenter l'intérêt de ses nombreux visiteurs.

J. SCHYRGENS.

ÉDITIONS



CASTERMAN

TOURNAI

PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Abbé E. DENIS

La vraie histoire

de

SAINTE-JULIENNE

de Liège

Préface de S. Exc. Mgr Kerkhofs, évêque de Liège
In-12 - 200 pages trois hors-texte 15 fr.

« Histoire intéressante pour tout catholique
et surtout pour tout catholique belge dont
elle exaltera la fierté nationale.

(S. Exc. Mgr. Kerkhofs.)

Ouvrage en vente dans toutes les bonnes librairies.

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

Exposition de Bruxelles 1935
Collectivité des JOAILLIERS
et ORFÈVRES
Pavillon de l'Élégance (Parure)



Appareils électriques domestiques

WESTINGHOUSE

de réputation mondiale

Cireuse polisseuse « REGINA »

Armoires frigorifiques

à partir de fr. **3,800**

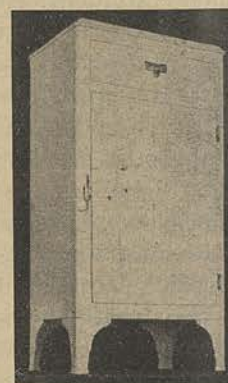
Cuisinières — Fers à repasser automatiques. — Réchauds, etc.

ASPIRATEURS à partir de fr. **575**

CONSULTEZ-NOUS

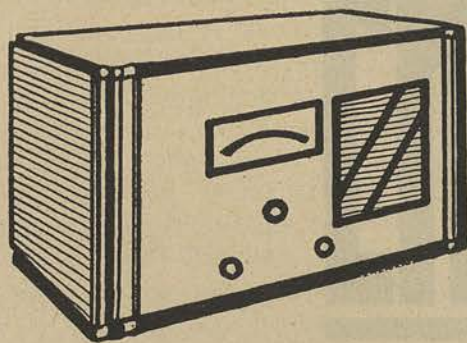
THE AMERICAN EQUIPMENT C^o, S. A. BELGE

BRUXELLES, 23, boulevard de Waterloo — Téléphone : 11,98,98



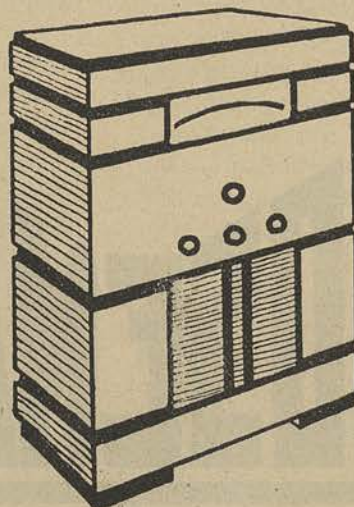
“SEMDA” RADIO

LES 3 CREATIONS POUR 1935

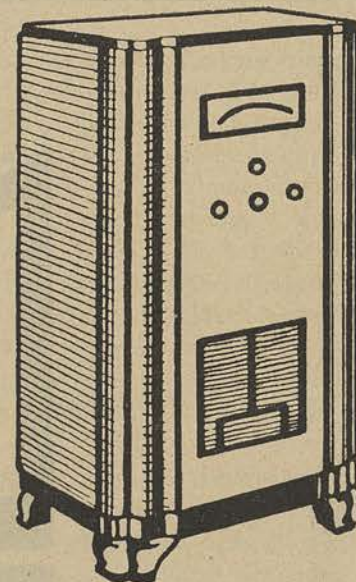


SOLANGE 59 x 34 x 25 cm.
1875 frs

SÉLECTIVITÉ



LILIANE 55 x 43 x 25 cm.
2750 frs



MICHELINE 100 x 60 x 40 cm.
3675 frs

MUSICALITÉ

Deux qualités que l'on a crues longtemps inconciliables. « SEMDA » a réussi ce prodige de les réunir dans le même appareil.

Aussi sélectif que les superhétérodynes les plus poussés, « SEMDA » l'emporte par la pureté, en reproduisant intégralement sans déformation, toutes les nuances.

C'est pourquoi nous osons suggérer de demander à votre fournisseur une démonstration **COMPARATIVE**.
Votre opinion sera celle de tous les connaisseurs : « SEMDA » prime sur toute la ligne.

Si votre électricien ne vend pas de radio « SEMDA », écrivez à la

Société Industrielle du Son “SEMDA”

Avenue Gribaumont, 97

Tél. 34.16.26

BRUXELLES (Cinquantenaire)

qui vous indiquera le distributeur officiel le plus proche.